

FEUILLETS

DU MÊME AUTEUR

à la même librairie

Eriphyle, poème suivi de quatre sylves, un vol. 3 fr. »

Poésies (1886-1896) 1er vol. . . . . 3 fr. 50

Les Stances, Ier et IIe livres. Reproduction photo-lithographique du manuscrit original de l'auteur. Édition rigoureusement limitée à 100 ex. sur Chine in-8 jésus, avec le portrait de l'auteur, par Antonio de la Gandara. Cette édition ne sera jamais réimprimée . . . . 50 fr. »

Les Stances, IIIe, IVe, V^{e} et VIe livres, 1 vol. de 136 pages, petit in-4°, 850 exemplaires. . . . 4 fr. »
25 exemplaires sur Japon Impérial ont été mis en souscription à 20 francs ; ils ont été signés par l'auteur, numérotés et signés par l'éditeur, les quelques exemplaires restants (Cette édition ne sera jamais réimprimée) . . . . 25 fr. »

Le Voyage de Grèce, un vol. . . . . . . 3 fr. 50

JEAN MORÉAS

Feuillets



PARIS
ÉDITIONS DE LA PLUME
31, RUE BONAPARTE.

MCMII

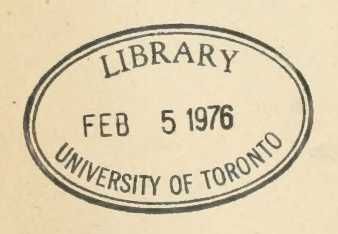
IL A ÉTÉ TIRÉ

Cinq cents exemplaires ordinaires;

VINGT-CINQ *exemplaires de luxe numérotés de 1 à 25, dont* TROIS *sur Chine numérotés de 1 à 3,* SEPT *sur Japon Impérial de 4 à 10,* QUINZE *sur Hollande Van Gelder de 11 à 25.*

Tous les exemplaires de luxe sont signés.

CETTE ÉDITION NE SERA JAMAIS RÉIMPRIMÉE



(1898-1902)

I

LECONTE DE LISLE

L'autre semaine, en traversant le jardin du Luxembourg, je me suis arrêté devant le monument, — que l'on venait d'inaugurer, — de Leconte de Lisle. Pauvre vieux maître, c'était bien la peine de vivre inconnu, bafoué, pour avoir, après ta mort, de la sculpture, des discours et tout l'encens de la presse !

Quand parut mon premier recueil de poésies : *les Syrtes*, j'en envoyai un exemplaire à Leconte de Lisle. Il m'écrivit, et certain jour j'osai enfin l'aborder dans la rue et me présenter tout d'une haleine. Je me souviens qu'il me reçut avec affabilité et que nous causâmes longuement. Depuis, nos colloques péripatéticiens se renouvelèrent, — aux environs du Luxembourg, — plus d'une

fois, et, sans me flatter, je crois qu'il prenait plaisir en ma compagnie. Je pus donc goûter à mon aise et sa malice et ses anecdotes sur les aînés romantiques et les contemporains du Parnasse. Je dis sa malice, je ne dirai pas sa méchanceté. Je sais que Leconte de Lisle avait la réputation d'un *féroce* ; sans doute il se croyait tel. Selon moi, malgré les misères et les amertumes de sa carrière, il était demeuré ce qu'on appelle un vieil enfant terrible. Pourtant si je m'abusais ? Connaît-on toujours un homme avec qui on passe sa vie ? Et qu'est-ce que des propos sans suite le long d'une grille de jardin, pour connaître un vieux poète ?

N'est-ce pas que pour l'ensemble il n'y a rien dans la poésie française de ce siècle au-dessus de Lamartine et de Hugo ? Alfred de Musset, je l'accorde, a mérité plus d'une fois l'admiration du vulgaire ; mais lorsqu'on relit ses stances *A la Malibran*, quelques passages

de ses *Nuits* ou la sublime plainte du *Souvenir*, on se dit que la troisième place lui appartient. Vigny, Baudelaire, Leconte de Lisle, Verlaine suivent.

J'ai veillé hier sur les œuvres de Leconte de Lisle. Vraiment l'art y est tout caparaçonné, tout pesant, ignorant du sacrifice : c'est quelque chose, mais d'une autre façon, comme dans le *Ravissement de Proserpine* de Claudien. Et l'inspiration s'envole-t-elle hors du sujet traité ? Non, non. Et l'expression ne manque-t-elle pas de cette vertu cachée qui enchante en surprenant chez les véritables maîtres de la langue ? Taisons-nous ! Ecoutons vibrer cet arc barbare : un dieu l'anime ; qu'importe si ce n'est point le fils de Zeus !

Au sujet d'Homère, soyons pleins d'inquiétude, si vous voulez, devant la traduction de

Bitaubé, mais n'accordons pas tant de confiance à celle de Leconte de Lisle : elle a nommé l'Olympe par son nom ; en est-elle moins languissante ?

Ceux qui me blâmeront de parler ainsi librement ne savent peut-être pas lire et aimer comme je le fais et *l'Epée d'Angantyr*, et *le Cœur de Hialmar*, et *les Hurleurs*, et *le Manchy*, et *Djihan-Ara*, et même *Nurmahal*, si hérissée pourtant de « Çaïs », de « Lall-Bibi » et de « djungles du Pendj-Ab ».

Donc, en dépit de mes scrupules, je tiens Leconte de Lisle pour un vrai, noble et fier poète. M. Charles Maurras l'a jugé, à plusieurs reprises, avec une grande rigueur. Ne croyez pas que je le désapprouve. Platon dit qu'Orphée, sur le point de reprendre Eurydice chez les Ombres, a manqué de courage

comme un musicien qu'il était. C'est mon cas. Maurras regarde de plus haut, et sa belle dévotion pour l'art d'un Racine et d'un La Fontaine le rend cruel. Et puis, sur la terre, un jugement ne vaut que par celui qui le porte, et notre ami vaut beaucoup. Il a la science avec la passion du beau, la fougue avec la juste mesure.

... Je ne suis jamais allé chez Leconte de Lisle, j'aime peu les visites. Quant à nos promenades, elles cessèrent après la publication de mes *Cantilènes* et mes juvéniles luttes d'alors. Plus tard, le vieux poète parla du *Pèlerin passionné* sans indulgence. Je ripostai et je le regrette aujourd'hui. En somme ces petits conflits ne prêtent qu'à rire, et l'on sait comment Leconte de Lisle traita, dans sa verte jeunesse, et Lamartine et Musset. Je ne dis pas cela pour me comparer à lui ; je ne me compare à personne.

II

FRAGMENT

Sous le clair soleil, les statues sont charmantes dans les jardins; mais comme elles touchent, désolées, sous la neige! A vrai dire, je les préfère pendant l'extrême automne: alors le vent fait tourbillonner les feuilles d'or, ces belles feuilles mortes dont j'ai tant de fois empli avec amour les paumes de mes mains.

Maudits soient les musées!

Quelle folie!... Il faut adorer les musees, il faut respirer délicieusement leur haleine funèbre.

Connaissez-vous le musée de l'Acropole d'Athènes? C'est un tombeau.

Il y a un an. — après vingt ans d'absence, — je revins là au milieu des débris du Parthénon, en face de la mer de Phalère.

J'ai vu la baie de Naples pleine de lumières, de molles vapeurs, de chansons. Virgile s'y plaisait.

Phalère, c'est l'*Iliade ;* le mont Hymette regarde Phalère.

Il y a un an, j'étais là, dans l'Acropole d'Athènes. Il pleuvait doucement sur les marbres brisés, sur les fleurettes poussées aux fentes des ruines.

En contre-bas du Parthénon, une pauvre maison s'élève. C'est le Musée. Il faut descendre quelques marches grossières...

Idoles féminines, je vous revois toujours, un secret sourire sur vos belles bouches. Je revois vos yeux, vos cheveux, massés sur votre front, répandus sur vos seins. Comme

votre main gauche relève harmonieusement le chiton ionien, comme toute votre parure vous sied !

Idoles, que vous aviez de charme par cet après-midi voilé, cependant que l'eau du ciel résonnait goutte à goutte sur le toit de tuiles !

O jeune homme, qui portes sur tes épaules un veau, en te voyant je t'avais pris pour Hermès, le messager rapide, mais l'excellent M. Castriote, frère de Madame Schliemann et conservateur du musée, m'apprit que tu n'étais que Kombos, fils de Palès. Tu ne m'en es pas moins cher.

Lecteur, as-tu réfléchi sur le *fond essentiel* de la sculpture et sur ses rapports avec les autres arts ? Te demandes-tu comment Winckelmann a été amené à commettre certaines erreurs ? Sais-tu quels sont les écueils évités

par les peintres et les statuaires grecs, lesquels cherchaient avant tout à réaliser la beauté absolue ? Te réjouis-tu du sort de ce Pauson qui vécut dans le mépris et dans l'extrême pauvreté à cause de son goût trivial ?...

O lecteur, tu connais la plus célèbre des Dianes de Falguière ; tu en possèdes peut-être un plâtre sur ta cheminée. Crois-tu que l'artiste est impie, qui osa représenter la déesse toute nue ? M. Louis Ménard, l'ennemi des philosophes, l'affirme.

J'aime et je respecte M. Ménard ; c'est un septuagénaire plein de verve, il est redoutable. Artémis sans voiles l'offusque seulement, mais les divinités grecques sous des noms latins le font souffrir tout à fait.

Il me fit l'honneur de lire un de mes poèmes intitulé *Proserpine cueillant des violettes :*

— Monsieur, me dit-il, Proserpine n'a jamais cueilli des violettes.

— Hélas ! répondis-je, c'était peut-être d'autres fleurs.

— Proserpine, reprit-il, n'a jamais cueilli ni violettes, ni aucune espèce de fleurs ; vous avez confondu avec Koré.

Tu ne l'ignores point, lecteur, Κόρη est un des noms de cette divinité souterraine. Fort bien, mais la première fois que j'aurai le plaisir de rencontrer M. Ménard, je lui dirai :

— Cher maître, il est vrai que Proserpine n'a jamais cueilli des fleurs ; mais Koré non plus, puisque c'est Pherréphatta. M. Alexandre Desrousseaux, qui sait le grec et qui vient de traduire les odes de Bacchylide, m'assure que du temps de Solon, qui est un temps vénérable, les Athéniens nommaient ainsi la fille de Déméter. Pherréphatta ! Pherréphatta ! cher monsieur Ménard.

III

AUTRE FRAGMENT

Denis Diderot, *le philosophe*, comme il s'intitulait ! Faut-il l'admirer, faut-il en être dégoûté ? Faut-il l'aimer, faut-il le haïr ? Il est la fougue débraillée, ébouriffée : il est *le cri animal de la passion*. N'est-il point un délicat balourd, un tempérament trivial assaisonné des plus fines épices du sentiment ?

Je conseille aux jeunes gens qui veulent écrire aujourd'hui de cultiver Diderot, surtout celui des *Lettres à Mlle Voland*. Mais qu'ils s'arment pendant la lecture, de circonspection, et même de répugnance : qu'ils relisent entre temps les *Provinciales*, la *Relation sur le Quiétisme*, ou quelque bonne page de Voltaire. De cette façon, le *style* de Diderot leur sera profitable ; car, — c'est son

Neveu de Rameau qui nous l'affirme : — « on tire parti de la mauvaise compagnie comme du libertinage : on est dédommagé de la perte de son innocence par celle de ses préjugés ».

Un style toujours pur nous est interdit. Je commence à prendre gaiement ce malheur. Distinguons, hélas ! — comme l'a dit quelqu'un, — les temps, les lieux et les personnes.

J'ai entendu quelquefois traiter Voltaire de méchant homme, et Diderot de cœur généreux. Je crois bien que le premier se faisait volontiers un peu scélérat, et que le second était fort sincère en se disant : *doux, facile, indulgent, trop peut-être...*

Lecteur, ils ont sans doute commis des fautes tous les deux ; et là-dessus je me rappelle certaines paroles de Socrate dans le *Second Hip-*

pias, dialogue attribué à Platon, et qui probablement est de lui, malgré l'opinion de nombreux commentateurs. « Il me paraît, dit Socrate, que ceux qui font des fautes en quoi que ce soit avec dessein de les faire, sont meilleurs que ceux qui les font sans le vouloir. »

Je pense ainsi, lecteur ; mais ne suis-je pas également de l'humeur que le même Socrate confesse à la fin du débat en ces mots : « Je ne suis jamais constamment d'un pareil avis. »

IV

PROPOS DU MATIN

Si vous habitez mon quartier, allez fumer un cigare, au lever du jour, sur le pont du chemin de fer, en face de la rue Giordano-Bruno. Mais vous n'aimez peut-être les cigares qu'après dîner.

... Une maison basse, aux contrevents rouge brique. Sur l'huis est peinte une belle botte couleur azur. Admirons-la et faisons-nous y ressemeler.

... Franchissons la barrière. C'est la route de Châtillon plantée d'acacias et bordée de buvettes et de potagers.

Aube d'un été chaud, je ne te compare pour la douceur qu'aux après-midi de fine pluie.

Sous mes pas, des moineaux prennent leur vol ; ils font maintenant *tio-tio* dans les branches.

L'étrange *bric-à-brac* en plein air ! Que d'usure sur ces tapis, sur ces suspensions ! Que d'objets divers et de rebut !

Un énorme chien garde tout cela. Il est orangé avec du brun sur l'échine et au bout des pattes; il a de longues et remuantes oreilles. Il me jette un regard pesant : je crois qu'il va aboyer, mais il secoue à peine les moucherons qui l'agacent et se couche le museau dans la poussière.

Un enfant mène cinq vaches ; il y en a deux qui sont rousses et les autres blanc et noir. Devant, marche un bouc suivi de deux petites chèvres tout à fait bas-relief ; derrière,

un chien campagnard saute en tirant la langue par l'ouverture d'une gueule sarcastique.

Je m'arrête devant l'entreprise d'un horticulteur. Il se vante, sur l'enseigne, d'avoir la spécialité des *bouquets à la main*. Il faut le croire, car j'admire là, entre deux rangs de solides poiriers, un beau remous de fleurs multicolores.

A la grille d'un jardin une vigne grimpe. Elle est pâle, mais pleine d'audace, et ses grappes aboutiront.

Voici une autre vigne. En vérité, elle est plus forte et plus souple que la première. Non, toi, je ne t'aime point ; tu t'appuies trop sur ce mur.

Sur une porte en treillis de bois, une sorte de caisse toute coiffée de pétunias et de géraniums : violets, blancs, rouges, piolés.

O choux-fleurs ! qu'elles sont réconfortantes à contempler, vos larges feuilles vertes !

Beau laurier-rose, comme tes bouquets battent la mesure du vent !

Un grand tournesol se penche sur une haie où roucoulent des colombes.

... Des cloches sonnent, des cloches rustiques. Mon esprit revole en Quercy, dans les ombreux vallons, tristement...

Enfant, j'ai rêvé sous les cyprès qui om-

bragent, par delà l'Ilissos mélodieux, les cendres de mes ancêtres...

Après vingt-cinq ans je me souviens encore de ces tombes que le flot céruléen baigne presque aux environs de Gênes...

A Wiesbaden, sur la colline, le cimetière russe est si doux que l'on pardonne à la vie.

Pauvres croix de paysans, c'est pour vous que j'ai écrit ceci :

Dans le jeune et frais cimetière
Je suis assis sur une pierre ;
Aux arbres s'apaise le bruit
Des oiseaux, car voici la nuit.
Sans vous envier ni vous plaindre,
Je regarde le jour s'éteindre
Sur les tertres de croix semés,
O pâles morts, où vous dormez.

... J'ai vu le cimetière de Montmartre du haut du pont Caulaincourt. J'étais jeune, j'allais à des rendez-vous d'amour et je méprisais les morts.

... Il y a dans le cimetière de Montrouge un chat blanc chassieux, six vernis du Japon bien groupés, une margelle de puits. Il y a un très vieux tombeau que l'épais lierre qui le couvre a rendu anonyme. Il y a d'autres tombeaux plus jeunes et en nombre suffisant, certes. Il y a des arbustes et des fleurs.

Quittons, quittons les cimetières ! Je suis dégoûté de la Mort. On ne peut pas compter sur elle.

V

STÉPHANE MALLARMÉ

Déjà c'est l'Automne, et dans ce tiède après-midi, et pendant ce soir frais, et lorsque le jour vaporeux blanchit la ligne horizontale.

O tendre Automne ! tu erres à présent sur les boulevards et devant les théâtres, mais je t'aime surtout palpitant aux lumières des boutiques.

C'est parmi les souvenirs de l'un de mes Automnes, le plus charmant peut-être, que je retrouve l'image du poète Stéphane Mallarmé, qui vient de mourir.

J'habitais à cette époque, là-bas, un logis encore tout embaumé d'un amour qu'un départ soudain avait brisé. Je passais les nuits sous la lampe palladienne à composer les poèmes de mon premier recueil : *les Syrtes*. Je n'eus

jamais par la suite autant de plaisir à rimer. Lorsque je me sentais fatigué, je sortais, et j'allais au hasard, en macferlane fashionable, et ganté de blanc, cherchant à rassembler mes chimères.

J'étais lié depuis un an avec Paul Verlaine, qui venait de rentrer en France.

Vous l'avez tous connu truand et boiteux; il marchait alors d'un pas ferme, redressant sa haute taille avec la mine d'un professeur bougon et facétieux. Il était en effet professeur d'anglais dans une institution religieuse. Il ne portait aucunement le feutre à la manière des *enfants perdus* de ses dernières années, mais un beau chapeau de soie, de forme londonienne et solennelle.

Après cela, je vous avouerai qu'il aimait quand même à prendre des petits verres chez les mastroquets de sa rue de la Roquette, et

que j'en prenais aussi, tout en prêtant l'oreille aux fines anecdotes littéraires qu'il me racontait et aux belles strophes de *Jadis et Naguère*, encore inédites, qu'il me récitait avec un art plein de nuances.

Un soir, Verlaine me parla de son vieux camarade Mallarmé et me récita *le Tombeau d'Edgard Poe*. Je désirai vivement d'être présenté à l'auteur de ces vers sublimes, mais Verlaine avait perdu de vue son ami, et quant à moi, j'étais ce que je suis encore, nonchalant et oublieux.

Je n'allai voir Stéphane Mallarmé que l'année suivante.

Louis Le Cardonnel, un charmant poète qui est maintenant curé de campagne, en Provence, je crois, s'était chargé de me conduire chez le Maître. Nous y fûmes par un soir d'octobre de 1883, et nous eûmes la chance

de le trouver seul : sa noble dialectique me ravit tout de suite.

Cette maison de la rue de Rome me frappa dès la porte d'entrée, dès l'escalier. Elle n'est cependant qu'une vulgaire maison moderne, mais je pense, et ne riez pas, que la fréquentation constante du poète l'avait imprégnée de charme.

Il y avait dans Mallarmé un faune certes ; je lui trouvai certain jour tout le geste et la grâce d'un tailleur pour dames idéal. N'avait-il point rédigé un étrange journal de modes, non pour le gain, mais par amour de cet art ? Il savait rendre par sa parole animée les maillots d'actrices un sujet digne de Platon.

Stéphane Mallarmé, ce métaphysicien, cet abstracteur qui connut la Beauté dans son aspect, je dirai invisible. faisait en même temps sourdre, par le sortilège qui était en lui, de tous les petits riens épars dans la vie

contemporaine, une claire source de plaisirs esthétiques.

J'ai revu souvent Mallarmé depuis ma première visite.

Je l'ai revu à ses réceptions hebdomadaires dans un cercle de sots, de garçons de lettres qui le raillaient en demandant le cordon, et de trois ou quatre vrais artistes qui l'estimaient, sachant pourquoi.

Je l'ai revu seul à seul, et j'ai pu m'en faire une idée inexprimable.

Je possède plusieurs lettres de Mallarmé; je cherche sans les retrouver toutes : mes paperasses sont brouillées comme mon âme.

Voici cependant ce qu'il m'écrivait à l'apparition du *Pèlerin passionné :*

Paris, 5 janvier 1891.

Mon cher ami,

La page, où s'évapore, en quelle rareté de voix et du coloris, votre mélodie écrite, me paraît vierge, autour de mots, même les modernes, qui gardent un air que vous ayez été le seul à les proférer, et n'est-ce avant tout le charme que cette allure, pour le Vers, d'étranger, toujours, en vrai terroir! Vous excellez ainsi. Et pour la première fois, il me semble, donnez à penser qu'appartient séculairement et comme son patrimoine libre de toute date et de tout lieu, à la corporation des poètes, un langage à eux propre et perpétuel. Tout cela est neuf, exact, suggestif, me retient, et, voyez, enchante de tous côtés; j'en suis heureux, cher Moréas, vous remercie de ce Pèlerin passionné *et dis* à bientôt, *pour vous en parler.*

Votre main

STÉPHANE MALLARMÉ.

Lorsque je publiai *Eriphyle*, il y avait déjà longtemps que je m'étais éloigné de Mallarmé. J'ai la chance et le malheur de brusquer et mes idées et mes façons et tout mon être.

Ecoutez cette pénétrante appréciation de mon poème :

Paris, 11 novembre 1894.

La malice du destin selon lequel je n'ai mis la main qu'en rentrant, ici, les derniers jours, sur Eriphyle *espérée impatiemment, mon cher Moréas, vaudrait qu'on se la dît ou qu'on se rencontrât ; mais je tiens les beaux vers et, pardon, remercie tard. Au fond, vous trichez avec les siècles, mais j'adore cela qui est, peut-être, l'acte principal du poète : vous projetez à un futur inappréciable mais certain, avec le caractère de perpétuité pris alors, des écrits qui sourdent maintenant d'une vie neuve spirituelle ; et quoi de plus enchantant que ce mélange et d'ingénuité et de vétusté — à travers votre maîtrise ?*

Toujours votre

STÉPHANE MALLARMÉ.

Avez-vous remarqué ce passage de la première lettre : *qu'appartient séculairement et comme son patrimoine libre de toute date et de tout lieu, à la corporation des poètes, un langage à eux propre et perpétuel ?*

Et cet autre de la seconde : *Au fond, vous trichez avec les siècles, mais j'adore cela qui est, peut-être, l'acte principal du poète ?*

Méditez-les : ils ne s'appliquent point à mes vers, qui sont imparfaits, mais la compréhension de toute vraie poésie les réclame.

Ne dites pas, je vous prie, sur un ton conciliant :

— Oui, oui, Mallarmé... Il y a ses premières poésies de l'époque parnassienne...

Aimez, si vous voulez, cet *air* de sa seconde manière presque :

SAINTE

À la fenêtre recélant
Le santal vieux qui se dédore
De sa viole étincelant
Jadis avec flûte ou mandore,

Et la Sainte pâle, étalant
Le livre vieux qui se déplie
Du *Magnificat* ruisselant
Jadis selon vêpre ou complie :

A ce vitrage d'ostensoir
Que frôle une harpe par l'Ange
Formé avec son vol du soir
Pour la délicate phalange

Du doigt, que, sans le vieux santal
Ni le vieux livre, elle balance
Sur le plumage instrumental,
Musicienne du silence.

N'oublions pas la surfine églogue de *l'Après-midi d'un faune*, mais...

aimons, aimons et honorons, avec Verlaine, « d'une sorte d'horreur panique »

LE TOMBEAU D'EDGARD POE

Tel qu'en Lui-même enfin l'éternité le change,
Le Poète suscite avec un glaive nu
Son siècle épouvanté de n'avoir pas connu
Que la mort triomphait dans cette voix étrange !

Eux, comme un vil sursaut d'hydre oyant jadis [l'Ange
Donner un sens trop pur aux mots de la tribu,
Proclamèrent très haut le sortilège bu
Dans le flot sans honneur de quelque noir mélange.

Du sol et de la nue hostiles, ô grief !
Si notre idée avec ne sculpte un bas-relief
Dont la tombe de Poe éblouissante s'orne,

Calme bloc ici-bas chu d'un désastre obscur,
Que ce granit du moins montre à jamais sa borne
Aux noirs vols du Blasphème épars dans le futur.

Je ne rouvrirai point les livres de Mallarmé. Qu'ils dorment dans la poussière et dans mon amour avec les *Destinées*, avec les *Fleurs du Mal*, avec les *Poèmes barbares*, avec tout Verlaine.

... Lorsque j'ai commencé ces notes, le ciel était couvert, et maintenant le soleil brille sur les fleurs.

O ciel couvert ! tu es clair pour mon âme, flamme affreuse qui brûle sans répit.

J'avais ouvert à l'orage ma fenêtre ; il m'a déçu comme le reste.

Me décevoir ? Vous voulez rire ! Y a-t-il quelqu'un ou chose au monde d'une telle importance ?

VI

NOVEMBRE

Le ciel est beau, cet après-midi, malgré les cheminées d'usines, ce ciel de novembre glacé comme un gant.

Il fait chaud dans ma chambre. En face, là-bas, chez mon voisin l'horticulteur, les fleurs se couvrent de paille.

O chères fleurs ! la Mort nous épie, vous et moi.

Pauvre Mort ! nous saurons encore devant elle prétendre *en belle tête*, comme dit La Rochefoucauld.

Je me lie tout de suite avec le premier venu, et il n'y a peut-être personne dont la familiarité ne me dégoûte.

Je suis bien malade, je vous assure, laissez-moi crever en paix...

Quelqu'un qui ne vaut plus rien m'a offensé.

Le malheur n'est pas fait pour les chiens. Celui qui m'a offensé n'a plus sa figure depuis longtemps.

O infortuné ! si, tel quel, il était pourtant lui-même !

Que voulez-vous chercher dans une méchante parole, dans une mauvaise action ?

Oui, j'y songe, la voix de cet homme monte et descend avec douceur. Il y a des âmes qui sont pleines de dévouement — pour une borne.

Mon cœur est affreux : il fait passer par le creuset ceux qui m'approchent...

La nuit tombe. Novembre, ô automne ! je t'ai toujours aimé, et mon printemps ne fut qu'un autre toi-même, plus alerte, mais aussi pâle.

Je te cherche, ô Novembre ! huit ans en arrière.

La Mort est une ombre gonflée de vanité. Elle ne me rendra jamais service : elle sait que je la connais trop bien.

La Mort est une sotte sans à-propos : elle aurait dû me prendre pendant que je croyais encore en elle.

Petite personne, ô Mort ! tu te venges de

moi : tu as laissé vivre ceux qui pouvaient être *mon plus beau souvenir*.

...C'est une nuit de novembre que j'ai songé à cette *Énone au clair visage*, dernier chant d'amour. Comme j'allais et venais, — il m'en souvient, — à grands pas, devant ma table de travail ! J'ai fumé pendant des heures ; le tabac est mon ami, mais il n'avait rien voulu me dicter, cette fois, avant l'aube.

O tendre lueur lointaine ! confidente de mon cœur expirant, tu n'as point quitté mes yeux. Alors, seule par ma bouche, la Muse, fille de Jupiter, se plaignait sur la lyre.

...Hier encore, sur moi, les fleurs fanées des guirlandes, c'était une grâce de plus, et les feuilles mortes que je foulais étaient toutes dorées.

O Syrinx ! ouvrage d'un dieu, maudit est celui qui te traverse d'un souffle mêlé de sang.

Fuyez-moi, Muses immortelles, et vous, Charites à la parole modérée, et toi, protectrice de ma cité, blonde Athéné, qui naquis d'un coup de hache, et toi, sa voisine, nymphe thébaine, Mélia au fuseau d'or !

Voici un apologue pour moi, et peut-être pour vous :

Il y avait jadis un vieillard du nom de Protée, sorte de pasteur qui menait sur le rivage marin les phoques du dieu Neptune. Ce Protée possédait l'art, comme qui dirait, de lire dans la main. Mais il était pitoyable aux hommes, et pour se soustraire à leur imprudente curiosité, il savait prendre toutes les formes qui se voient sur la terre. Ainsi, lorsque quelqu'un insistait trop afin qu'il lui prédît l'avenir, il se faisait tout à coup lion, par exemple, ou serpent, ou terrible sanglier ; puis encore onde limpide et arbre au beau feuillage.

Le fameux Ménélas, qui n'était point sage,

l'ayant surpris, le pressait pour être renseigné sur ses amis et sur lui-même.

« Ménélas, lui dit Protée, pourquoi me faire ces questions? Quelle est cette fureur de connaître? Je ne crois pas que tu restes longtemps sans larmes, lorsque tu auras tout appris. »

VII

FUMÉE

Je passe l'hiver sur le rivage sublime où, jeune garçon, j'attrapais, dans les trous d'eau, les crevettes par la barbe. Je me nourris de poisson, je bois de ce petit vin blanc qui sent la résine.

Il y a autour de moi des pêcheurs, vieux et pauvres, pareils à ceux de Théocrite, couchant comme eux, dans des cabanes tressées, contre leur barque, parmi les filets, les appâts, les nasses. Sans doute ils rêvent aussi d'une *pêche dorée*. Dois-je frayer avec eux ? A quoi bon ? Autant vaudrait un six-à-sept à l' « American Bar ». Et puis, même un tête-à-tête avec l'écume de l'onde, c'est trop communicatif.

Pourtant, j'aime à descendre sur la plage, lorsque les premiers feux du matin colorent par intervalles l'horizon gris. A mon approche, les mouettes posées sur les fucus s'en-

volent, en battant des ailes, en poussant leur plainte si chère à mon cœur...

J'ai des livres et un carnet pour tracer des vers.

Mes amis de Paris m'écrivent : leur conversation m'excédait, leurs lettres me sont douces : elles m'amusent...

J'ai connu l'horreur sacrée de la forêt profonde ; j'ai suivi ces vieilles femmes dont la peau semble une écorce, glissant entre les futaies en quête de bois mort. Mais, ô vaste mer ! quelles sont mes pensées, lorsque, au déclin du jour, je porte, solitaire, mon pas trébuchant, là-bas, là-bas, sur les rochers ras dont tu as fait, par un lent travail, une carapace monstrueuse !

Hélas ! Hélas ! Pitho, Admète, Ianthe, Electre, Doris, Primo, belle Uranie ; Hippo, Clymène, Rhodia, Callirhoé, Zeuxo, Clytie, Idia, Pasithoé, Plexaure, Galaxaure, aimable Dioné ; Mélobosis, Thoé, Polydore, séduisante Cercéis, Plouto aux grands yeux, Perséis, Ianira, et Acaste, et Xanthé ; Pétrée qui

charmes les cœurs, Ménestho, Europe, Métis, Eurynome, Telesto au voile couleur de safran, Chryséis, Asie, sage Calypso ; Eudore, Tyché, Amphirhoé, et toi nymphe Styx, la première parmi tes sœurs, et vous les autres, filles de l'Océan, race brillante et divine, je vous aimais avec tendresse, mais je suis, pour parler votre langue, ἀψίκορος. Maintenant je m'accommode à peine de ce Dieu caché dont parle le philosophe de Locres.

... La maison que j'habite au bord du torrent qui vit naître Sophocle est blanche et nette malgré ses contrevents vermoulus. Nous sommes au mois de mai, et dans mon petit jardin, entre deux oliviers, un grand mûrier, un peu de vigne et une margelle de puits, de belles roses fleurissent.

Le cri des petits oiseaux salue mon réveil, et je m'endors au chant du rossignol, qui se plaît toujours dans cette contrée :

Sous l'ombrage divin et dans le lierre sombre
Se plaisent à chanter les rossignols en nombre.

L'après-midi, quand la lourde chaleur qui égaie les cigales assoupit l'air, je ne dédaigne point le cabaret. Là, sous un platane, accoudé sur une table grossière, je me rafraîchis avec cette espèce d'absinthe blanche qui nous vient de Thessalie, et mon imagination ose franchir le seuil redouté des déesses Euménides :

Vous que cache aux mortels ce bois silencieux,
Euménides, ô sœurs ! la crainte de nos yeux,
Du repos que j'attends justes dispensatrices,
Ici m'arrête enfin, sous de meilleurs auspices,
Apollon dont je tire un malheur qui n'a pas
Dès mes plus jeunes ans abandonné mes pas.

... Ce janvier est rude. Notre bourg, au bas d'un noir plateau des Cévennes, est sous les frimas.

Dans l'unique rue les passants sont rares ; au bout, devant la vieille église accroupie, le calvaire étire ses bras sur le ciel morne.

Il y a de la paille devant les portes. Il y a un bon feu de branches dans la cuisine.

Une joie nous éveille à l'arrivée de la diligence. Des sabots sonnent un peu sur la neige durcie.

Pendant les repas je m'attarde avec grand plaisir à chaque plat, à chaque verre de vin. Celui-ci est jeune, mais nous avons une brave eau-de-vie vénérable qui m'aide à fumer.

... Je suis retourné à Munich. Le miracle d'Éson s'est renouvelé pour moi : voyez ! dans la rue, comme jadis, l'admiration des femmes hésite entre la couleur de mes cheveux et la petitesse de mon pied.

Ce soir je vais au théâtre : j'entendrai chanter *Siegfried*.

... Je suis à Bologne, j'ai seize ans. Tous mes compliments à la tour Garisenda qui se penche avec noblesse, mais comme je lui préfère les jeunes filles qui, le soir, m'arrê-

tent dans la rue pour me vendre des bouquets de jacinthes.

... Je suis, à Florence, aux Cascines, en phaéton.

Regardez passer cette noble Dame ! Elle est belle et hardie comme une héroïne de ser Giovanni Boccaccio.

Savez-vous que si l'on me trouve cette nuit, à sa porte, percé de coups, je ne l'aurai pas volé ?

... Je suis sur la frontière d'Autriche. J'ai mal dormi en chemin de fer ; j'ai le teint flétri et je n'ose pas me montrer à Mme X..., à qui j'ai fait la cour toute une journée et que je quitte sans espoir de la retrouver.

Je suis en Espagne ; peut-être au Maroc...

Allons, allons, je m'enferme toute une année dans mon Petit-Montrouge. Notre belle cathédrale romane est pour moi le bout du monde.

Par ma fenêtre je regarde les saisons se succéder sur les plates-bandes de mon voisin l'horticulteur.

Avril me plaît à la porte d'Orléans ; il est plein d'entrain.

Pendant l'été, sur la route de Châtillon, le réveil du jour m'est fort agréable avec ses bruits de roues, ses envols d'oiseaux dans les haies vives.

Par un couchant d'automne, je fume volontiers un cigare en face des fortifications, assis sur un banc, les pieds dans les feuilles mortes.

... Enfin le vent se lève qui va semer la neige. Du café bien fort, de quoi passer du cigare à la pipe et de la pipe à la cigarette, un grand brasier de coke, et c'est tout ce

qu'il faut pour écrire des bêtises toute une nuit...

Je suis mort. Mais non, cela c'est trop beau, ou ce n'est rien.

VIII

LES SAISONS

Hier, le blanc clair de lune allongeait de belles ombres veloutées devant ma fenêtre, contre les haies que le printemps fera reverdir...

J'aime l'hiver, mais celui de la fileuse auprès de l'âtre, l'antique vieillard au manteau de frimas.

C'est un hiver à faux nez qui nous quitte. Une nuit pourtant, la neige ouata la vaste et déserte avenue que remontait au pas le fiacre qui me ramenait à mon lointain logis. Je m'enfonçai dans un coin du véhicule, j'allumai un cigare, et, les yeux mi-clos, je me laissai pénétrer jusques au fond du cœur par ce froid silence du sol et de l'air.

...Où sont les neiges de mon premier hiver de Paris ? Qu'elles avaient de charme !

Qu'elles étaient légères sous mes pas et riantes à mes yeux sur le clocher de Saint-Nicolas du Chardonnet, ou dans le jardin de Cluny sur la pierre des Monstres et des Saintes !...

A Heidelberg, sur les belles rives du Neckar, la neige me murmurait : *Attention, mon ami !* lorsque je rentrais, fort tard, un peu titubant, à ma maison sise au pied de la colline...

En 1881, la veille de Noël, j'arrivai à T..., village de la Forêt-Noire. Le Danube qui y prend ses sources était sous la glace. A travers la neige amoncelée, une diligence me conduisit à l'unique hôtel du village, qui se trouve assez éloigné de la gare du chemin de fer. J'entrai dans une salle aux boiseries enfumées, où ronflait un vaste poêle. Je soupai d'un morceau d'oie rôtie et d'un pot de miel : puis je montai me coucher, ayant recommandé au garçon de me réveiller pour le premier train qui allait passer en Suisse.

Quelques heures après, j'entendis frapper à la porte de ma chambre. J'ouvre ; j'aperçois mon garçon coiffé d'un bonnet et tenant une lanterne au bout d'une corde. Je lui demande, dans mon mauvais allemand, s'il a fait atteler ; il me répond que non et que nous ferions la route à pied. Comme le jour était encore loin, je me recouche, disant que j'attendrai le second train. Lorsque, le matin, j'ouvris les yeux, un beau soleil de décembre jaunissait une petite place devant l'hôtel. Il y àvait au milieu de cette place une fontaine où pendaient des glaçons ; il y avait la diligence avec ses deux chevaux qui fumaient et heurtaient du sabot la neige jonchée de paille.

C'était une jolie peinture, et je la retrouverais volontiers dans ma mémoire, sans le Diable qui, juste à cette époque, commença à turlupiner mes nerfs.

... Que la neige était brillante, le jour où

j'ai mangé, devant le lac de Zurich, un gros poisson à la sauce mayonnaise!...

J'aimais autrefois à composer des poèmes, par un temps de neige, bercé sur un rocking-chair, devant un bon feu !

... Vous détestez sans doute le brouillard ; c'est que vous ne l'avez point vu flotter sur le lac des Quatre-Cantons et qu'il ne vous a pas caché aux yeux de votre maîtresse pendant que vous embrassiez sa petite sœur...

Trop longtemps je me suis moqué de la belle saison. A présent je la regrette : je n'attends plus rien d'elle.

Tu reviendras, joli mois de Mai ; tu feras refleurir les plates-bandes dans les jardins de Châtillon. Eh bien ! ne te gène pas !

... C'était aux premiers jours d'avril. J'allais, là-bas, à L..., entre le Quercy et la Gascogne. Mon cœur ne pesait pas une once; je regardais sans regret, par la portière du wagon, la tour de Montlhéry disparaître dans les feux du couchant. Ah ! me disais-je, le Diable est bien attrapé !

A la gare de C..., mon hôte m'attendait avec son char à bancs, et son valet de ferme. Le Diable immobilisait les traits de cet homme ! Cependant mon hôte m'avait dit : c'est un fidèle serviteur.

La voiture roula sur la route, entre des haies vives, des rangs de peupliers, des champs de fèves, des vignobles. Nous approchions d'un domaine assez coquet, tout clair, tout net, avec une allée bien sablée. Est-ce là ? fis-je. — Non, répondit mon hôte sans lever les yeux. Un peu plus loin nous nous arrêtâmes. C'est ici, fit mon hôte. Je vis une pauvre maison autour de laquelle il y avait une grande détresse. Alors je com-

pris que tout à l'heure le Diable avait altéré la voix de mon ami en lui inspirant la fausse honte.

Sur le seuil nous fûmes salués par la femme du valet qui m'avait déplu. Je la regardai : Oh ! pensai-je, nous sommes en pleine diablerie !

En effet, le Diable était là dans tous les coins. Pour le combattre, je me mis à pêcher à la ligne dans le ruisseau voisin et à relire les tragédies de Racine ; mais il cria avec la voix aigre des pintades et fit du bruit dans le grenier sous la forme d'une douzaine de rats et de trois ou quatre fouines.

Un voyage que nous entreprîmes vers ce temps, mon hôte et moi, déconcerta singulièrement le Diable, car nous changions trop souvent de place et nous mangions de très bon appétit. Néanmoins, un certain soir, dans la bourgade de S..., que baigne l'Aveyron impétueux, le Diable pensa circonvenir une canne que j'affectionnais, dans le dessein de me faire assommer les passants.

Mais j'avais bu, après dîner, du brou de noix fortement mélangé d'armagnac, et je me moquai de lui, car je voyais tout à l'envers...

En somme, cette fois-là, le Diable avait fait pauvre figure. Malheureusement je retournai à L... l'année suivante, et le Diable eut son tour. Les domestiques nous quittèrent avec insolence, le puits se tarit, le vin tourna dans les bouteilles ; il arriva des accidents de voiture. Le goujon ne mordait plus, et la divine harmonie de Racine me paraissait insipide. Quant aux pintades, elles criaient à rendre sourd et pondaient en cachette. Les rats grimpèrent sur nos lits.

Je me sauvai de L..., maigre et découragé. Hélas ! le Diable voulut que mon hôte vînt habiter Paris, où il en fit son jouet, tellement qu'il me le rendit insupportable.

...O Diable ! j'ignorais encore ton existence et ta malice, lorsque, par un splendide été,

je promenais ma jeunesse, là-bas, dans la riante vallée, sous les hauts platanes qui bordent le gave écumeux.

Jours charmants et vulgaires, vous eûtes vos mélancolies ! Mais je ne veux garder de votre passage que les sons de violons, les belles courses sur les monts remplis d'ombre, et le sourire d'une femme blonde avec le rire du mendiant idiot et le goût des confitures de carotte...

L'année dernière, au mois de juillet, j'ai voulu mener le Diable aux champs. Je comptais sur les prairies, sur les vaches tachetées, sur l'angélus de la campagne.

Je partis.

Je vis Berny, Antony, Orsay qui parle à mon cœur, Lozère aux blanches maisons où grimpent des sarments couverts d'une pâle verdure.

A Dampierre j'admirai le tronc vénérable et pelé d'un arbre. Il y a, tout à côté, un

étroit sentier que bordent des murs tapissés de lierre épais. A cette heure que le soleil était haut, l'ombre végétale enfonçait le sentier mystérieusement. J'y pénètre, et bientôt je reconnais — ô destin ! — qu'il finit en impasse. Mais un peu plus loin, sur la façade d'une maison, un fort rosier étend ses bras innombrables tout chargés de blanches roses au cœur de feu : le mur est sordide et plein de crevasses, mais le rosier ne s'en soucie point...

A Saint-Remy-lez-Chevreuse, je déjeunai sous des berceaux en fleurs, au son des cloches d'alentour. La nuit, je couchai dans une chambre dont la fenêtre s'ouvrait sur le plus doux paysage. Quand je m'éveillai, on ferrait dans la cour un cheval, et le poulailler faisait un beau vacarme.

J'eusse aimé vivre dans cette chambre ; mais le Diable me ramena à Paris le jour même.

... Quand le Diable y serait ! il faut que

je passe l'automne prochain dans un vallon silencieux, parmi les feuilles mortes. Mais je suis las de l'automne...

Le Diable des occultistes est catalogué.

Mon Diable n'est pas une divinité dans la manière de ces vieilles Euménides qui faisaient : hon ! hon ! hon ! hon ! et se prenaient au sérieux.

Mon Diable est un simple mauvais plaisant : voilà sa force !

Mais, mon pauvre Diable :

Qu'importe à la rose superbe
Le vent qui l'effeuille sur l'herbe ;
Qu'importe à l'aigle étincelant
Le plomb qui l'abat tout sanglant !
Qu'importe aux accents de ma lyre
Le plus injurieux délire,
Et qu'importe à ma vie encor
D'avoir si mal pris son essor !

Doucement ! il importe beaucoup.

IX

MEMENTO

La route monte entre des murs et tourne et longe l'enclos planté d'arbres rangés, qui n'ont encore de vert, sinon un peu de mousse.

Allée, platanes
De belle écorce,
Vieux bancs de pierre,
Je vous revois
Dans la lumière
De cette fin
D'hiver bénin.
Dans la vallée
Au creux charmant
La Bièvre coule
Et se déroule
Comme un ruban.

... Je t'avais désirée toute la nuit, pâle Amphitrite ; je te guettais par la portière du wagon. A l'aube, tu m'apparus dans l'air glacé avec tous les souvenirs de mon adolescence. Car c'est alors que je te vis pour la première fois et malgré la faiblesse de cet

âge, tu t'étais empreinte si fortement dans mes yeux qu'il m'est loisible aujourd'hui, après tant d'années, de mesurer d'un regard rapide, sur le sable de tes bords, que tu quittes la terre.

Douce saulaie,
Dans cette crique
Où vient mourir
L'Adriatique ;
Saulaie, ombrage
Mélancolique,
Que n'ai-je pas
Sur ton rivage
Fixé mes pas !

... J'aime le choc des vagues contre le navire, la nuit, sous la pluie, alors que la liquide étendue n'est qu'une ombre où se reflète à peine un fanal, une lumière céleste. Un rocking-chair sous la tente mouillée qui clapote au vent, et comme l'on songe dans l'humidité, dans le roulis !

... Un brouhaha sur le pont du bateau qui stoppe, un matin blanc et frais, en face d'un bourg aux maisons orientales ocre et vert

lavé. Des voix qui hèlent, des chaloupes qui dansent sur les flots...

Comme le soir descend sur les promontoirs, sur la mer plaintive! Les mouettes volent en rond et rasent l'eau brune en criant...

On revient après vingt ans, on s'assied à table au milieu des siens, à la place où l'on a mangé, où l'on a bu enfant. Aspects, visages: souvenir de panorama. C'est la voix du phonographe! Quelle sensibilité, — pour ce soir, — voulez-vous attendre d'un homme assommé ?...

Que dites-vous ? votre vie est fixée avec une épingle...

J'ai aimé les ormes d'un vieux quinconce, des platanes au bord d'un gave, des peupliers autour d'une fontaine. Mais il y a l'olivier tordu de Minerve.

... Une blancheur serpente et se fond là-bas dans du soleil. C'est le lit du torrent à sec. Cependant la molle grenouille chérie des Muses trouve encore une goutte d'eau pour

faire entendre sa voix. Sur la rive, de grands arbres se penchent, ombreux, au tronc ceint de roses grimpantes...

O sanctuaire de la déesse fille de Jupiter, mieux qu'auparavant, par cette éclaircie, tu pris possession de tout mon être. Autour de toi, sur les monts divins, traînait une écharpe d'ombre veloutée.

La douce Mélancolie
Ne consent pas que j'oublie
Cet après-midi mouillé
Et tout à coup égayé
D'un rayon que, pour me plaire,
Le dieu de qui je suis l'hoir
De son arc a laissé choir
Sur la route de Phalère,
Où j'assemblais en rêvant
Le genêt à l'anémone,
Qui défaillante frissonne
Au moindre souffle du vent.

... Les citrons sont en tas et les oranges et mainte épice dans les mahonnes goudronnées et sur la dalle des quais en demi-cercle. Des mariniers dorment à bord sur le dos, au soleil. De petits chiens font sentinelle et jappent.

... Le tramway franchit la porte de la cité et m'emporte sous un ciel de février que le soir déjà embrume. Sur l'impériale assis, je suis tout seul et je fume :

Ce tas de pieux, c'est sans doute
Les guinguettes, qui, l'été,
S'ouvrent au bord de la route,
Toutes pleines de gaîté.

Je revois les *Entreprises*
De jardins, comme l'on dit.
Dans quel état les a mises
Ton passage, hiver maudit !

Mais déjà s'étend plus brune
La campagne ; on voit crever
Dans un nuage la lune,
Qui nous invite à rêver.

Nous allons au trot de nos percherons. Il y a dans l'air une odeur de paille échauffée.

Enfin sans accrocs ni drames,
Sans nous être tant pressés,
Tout à coup nous arrêtâmes
A la station de C...

J'avise une antique auberge
Qu'éclaire un fumeux quinquet ;
Malgré ses rideaux de serge,
C'est plutôt un mastroquet.

Mais qu'importe ! je m'attable
Et je soupe hardiment
D'une viande passable
Et d'œufs frais, sur mon serment.

J'eus pour me rougir la trogne
Un excellent piccolo ;
Et quant au marc de Bourgogne,
Ça ne valait pas de l'eau.

Je sors et je trouve nuit close. L'ombre des passants devant les rares fenêtres éclairées, le bruit des pas, le son de la voix humaine, l'aboiement des chiens, tout me berce et m'engourdit délicieusement. Je reprends le tramway, j'arrive à Paris et je rentre me coucher.

Et voilà qu'un soir se passe,
— C'est un succès fieffé —
Dans l'absence de la face
De mes amis de café.

... Un chemin raide, caillouteux, moins pénible à monter qu'à descendre, coiffé de sombres verdures.

Une eau croupissante où pourrissent des

feuilles; un ancien moulin : ses fenêtres sans vitres font des trous noirs.

Une salle rance d'auberge avec un vieux billard au milieu. Tout à coup, en face, sonne l'horloge de l'église : c'est une vibration enrouée, qui dure, qui apaise et qui énerve.

Un long sentier à travers champs, qui, à la fin se fourre dans un taillis. Il faut grimper, il faut lutter contre de jeunes branches qui fouettent : c'est un plateau couvert de bois qui courent de tous côtés, avec des pénombres, des lumières tamisées et de gros champignons au pied des arbres.

Dans une localité ni citadine ni rustique, une ruelle — à mon gré — pleine de paille et de fumier, tourne et se perd dans la nuit qui tombe.

Une grosse pierre bis tanné, brise et disperse une eau d'argent.

X

LA ROUTE

Je marche sous les feux de l'été que de fortes rangées d'arbres ont peine à briser.

Je prends mon plaisir dans la vue de la plaine si claire étendue, d'un chien gambadant, de quelque âne qui broute à côté dans un champ.

Mais c'est trop près de Paris !...

Son des cloches, paix bucolique,
Coucous qui chantiez ce beau soir,
Lorsque je vins mélancolique
Au bord de l'Aveyron m'asseoir ;

Matin levant, pas de la porte
Où s'assied un vieillard rasé,
Libre fumée agile et forte,
Honneur du foyer embrasé ;

O graves vaches accroupies !
Qui songiez aux rayons couchants
Brebis laineuses, vol de pies,
Blanc et noir sur le vert des champs ;

Sombre causse plein de genièvres
Où, dans l'orage et dans le vent,
J'admirai le meneur de chèvres
Debout dans son manteau mouvant ;

Et toi, forêt qui me sus faire
Oublier la Parque et les maux
Au bruissement du mystère
Qui tombait de tes longs rameaux !

Adieu vous tous, ombre et lumière,
Souffles, fantômes que j'aimais :
Roses de la saison dernière,
Vous ne me reviendrez jamais.

Chaux, brique, tuile, ardoise, paille, odeur de fumier, de corne brûlée, coup de marteau de la maréchalerie : je rencontre les premières maisons du village de X...

Je dîne devant la porte d'une auberge.

Sur la route, des enfants courent, montés sur des échasses, en soulevant la poussière. Un petit chien blanc taché de brun les poursuit en aboyant, puis il revient sur ses pas, lève la patte et pisse contre les caisses de fusains.

L'ombre remuée des arbres fait miroiter le soleil sur le sol.

J'entends sonner les colliers de trois chevaux attelés à un bazar ambulant. Ce sont des bêtes solides, aux oreilles gantées de coutil.

Mais voici le dos de deux jeunes filles, attablées devant moi avec leur père, dont je n'ai rien à dire, et leur mère qui est jeune encore, grasse et lourde.

Ce sont des dos pointus, fourrés de robes à carreaux criards, que ceux de mes voisines.

Aristote dit, je crois, que les meilleures tragédies roulent sur des sujets empruntés à l'histoire d'un petit nombre de familles, comme par exemple sur Alcméon, Œdipe, Oreste ou Thyeste et Télèphe.

Voyez pourtant : notre Henry Becque aurait sans doute formé avec la Parque obscure

de cette famille de bourgeois une forte tragédie en prose.

Je me souviens d'avoir vu un portrait de Becque jeune. Il est cambré, il a les bras croisés sur sa poitrine ; sous une courte moustache, ses lèvres pincent ; son regard, bien lancé, défie, quoi ? l'objectif.

Homme de talent, cher Henry Becque, pauvre lutteur, les photographies et les propres figures de ceux qui, sans lutte comme sans mérite, l'emportent dans ce monde, sont autrement faites !

On a beaucoup écrit sur le talent de Becque. Le travail que M. Paul Souday fit publier là-dessus mêle l'utile au doux.

La vie a trahi Henry Becque ; je crains que la mort ne se moque de lui.

On se représente bien Homère aveugle et

sans toit. Dante pouvait se permettre le bannissement et l'enfer de la rancune. Je goûte assez le naufrage de Camoëns, la disgrâce de Racine et les savates du vieux Corneille. Je n'eusse point vu d'inconvénient à la hart de Villon, pas plus que je n'en vois à la guillotine d'André Chénier. Le Tasse même supporte sa démence et sa prison.

Mais comment voulez-vous que la postérité compense suffisamment les torts des contemporains envers un auteur de drames bourgeois, fût-il celui des *Corbeaux* ?

J'ai rencontré naguère un romancier, le plus admirable qui soit. Voilà dix ans qu'il vit loin de nos bassesses, dans la retraite de la forêt. J'ai regardé ses yeux et j'y ai démêlé trop d'extase pour le croire sans inquiétude.

Hélas ! mon cher monsieur, fallait-il que vous vous retirassiez du monde pour écrire des romans ?

O fille de la maison, pâle demoiselle ! voici le prix de mon dîner. Adieu.

... Les branchages des tilleuls centenaires forment voûte, et dans l'avenue large et courte, l'ombre y est complète.

C'est une bien digne ombre, non pas joueuse comme celle des jeunes taillis.

Quant à l'ombre que font les peupliers, je la compare volontiers à une trop belle femme, Didon ou Nausicaa.

A droite, à gauche de l'avenue, aux deux bouts, le jour éclate et brûle, probablement.

Si la vie était de faire les cent pas à l'ombre et de se moquer de la canicule !

Je m'en vais en sifflant, cette chanson d'autrefois, par exemple :

Son mari en devint jaloux,
Qui la battait trois fois par jour.
(Cheminez, fillettes,
Cheminez toujours.)

Qui la battait trois fois par jour.
— Ami, pourquoi me battez-vous ?
(Cheminez, fillettes,
Cheminez toujours.)

— Ami, pourquoi me battez-vous ?
Ne couchai-je pas avec vous ?
(Cheminez, fillettes,
Cheminez toujours.)

Ne couchai-je pas avec vous,
Et le jour avec mes amours ?
(Cheminez, fillettes,
Cheminez toujours.)

Il y a dans ma vie deux matinées, un peu pluvieuses, comme je les aime.

L'une, c'était à Aunay, surnommé également la Vallée-aux-Loups :

Je me tenais à la fenêtre d'une salle basse devant un vieux mur de clôture, crevassé, couronné de lierre.

Quelle adorable moisissure j'aspirai là !

L'autre matinée, c'était à Antony, dans un jardin nouvellement planté :

Je me balançais sur une escarpolette.

Elle allait de travers.

Il y a dans ma vie bien d'autres matinées ; il y a des souvenirs plus lointains, plus beaux et plus tristes :

Je vous revois toujours, immobiles cyprès,
Dans la lumière dure,
Découpés sur l'azur, au bord des flots, auprès
D'une blanche clôture.

Je garde aussi les morts ! elle a votre couleur.
Mon âme, sombre abîme,
Mais je m'élance hors la Parque et le malheur,
Pareil à votre cime.

... Un témoin des derniers jours de Becque m'en a conté la tragique histoire, dans la pénombre d'une très antique allée de marronniers, près d'un étang morne et peut-être pestilentiel.

XI

SAULX-LES-CHARTREUX

Sous le matin gris couve la lumière.

Ta pipe est dans ta poche avec du bon tabac.

Passe la voie, va devant toi.

Marche, chemine le long des haies aux grappes becquetées.

Frappe le pavé du village de ton bâton de cornouiller sauvage !

Entends crier dans sa carriole le marchand de peaux de lapin !

Le plat du barbier brille et tremble sur la porte.

Allons ! une savonnette, un tour de rasoir, ta barbe sera faite.

Des murs, des façades pleines de lézardes, des courettes, des cours. Le fumier, les poules.

La ruelle, le ru du lavoir.

Des rangs de poiriers, l'herbe haute, les pommiers.

Un puits, un baudet.

Le chemin tombe dans le val où sont les vignes au pied des pentes en rond.

Le soleil s'envole.

Là-bas presse le pas le vigneron.

XII

UNE NUIT A BOLOGNE

... Quelles furent, alors, mes pensées pendant que, seul à la poupe du paquebot, je regardais s'épaissir la nuit sur cette mer Adriatique dont les bruits se confondirent jadis avec les accents du poète Ovide lamentant sa disgrâce ? C'était une fumée sans doute, et rien n'a demeuré dans ma mémoire de ces pensées d'un adolescent. Mais je revois la sombre couleur des flots, j'entends encore leur choc contre le bâtiment, et ma lèvre a gardé la brûlure du siroco qui soufflait sur mon visage.

Bientôt nous touchâmes l'Italie. Le train m'emporta dans sa course en longeant cette côte mélancolique de la Pouille où se renfle une masse d'eau pâle.

En arrivant à Bologne, j'eusse pu admirer avec de Brosses, magistrat bourguignon au

XVIIIe siècle, la tour degli Asinelli, « droite et menue comme un cierge », la tour de Crémone qui « s'élève à perte de vue » et sa voisine appelée Garisenda, laquelle « s'avise de se donner des petits airs penchés » ; j'eusse pu m'enquérir de certaine image de la Vierge, que l'on dit peinte de la propre main de saint Luc. Notre Bourguignon se moque du R. P. Labat, à qui quarante pages suffisent à peine pour s'émerveiller sur ce tableau ; quant à lui, il le juge détestable et plein de laideur. Que vous dirai-je ? Le fait est que je négligeai et l'architecture des tours et l'art de saint Luc. J'avais seize ans, j'étais fort pressé de vivre et sans que je sache pourquoi.

Après avoir soupé à la hâte dans un hôtel où j'avais fait porter mon bagage, je sortis. Nous étions en été, l'air retenait son haleine. Autour des places, le long des rues, les lumières montaient, immobiles ; il n'y avait pas une ride sur les larges rideaux suspendus à l'huis des barbiers. Un charme amol-

lissait la vie. J'entendais des rires, des voix gaies qui fredonnaient. Sous les arcades bordant le rez-de-chaussée des maisons, des femmes s'appuyaient au bras de leur cavalier.

J'allais et je vins à passer devant un théâtre. J'y entrai. On était au beau milieu d'une comédie : du Goldoni peut-être ou quelque traduction de Scribe. A la sortie je m'attardai dans la rue surannée, toute vacillante de clair-obscur. C'est là que se place une aventure parfaitement banale, mais qui, à cause des circonstances comme de mon âge, m'a laissé un souvenir et plaisant et tendre.

Je me trouvai tout à coup au milieu d'un cercle formé par un grand nombre de jeunes filles. J'imagine qu'elles avaient pour la plupart un teint mat et une chevelure noire et drue, que leurs yeux brillaient, que leurs bouches s'étiraient pour sourire. Mais je suis certain qu'elles me tendirent de pauvres bras avec des fleurs de jacinthe au bout. Ai-je douté un moment que ce ne fût

pour le gain ? Il n'est pas croyable, malgré ma simplicité et la retraite où j'avais vécu. Enfin, je leur partageai quelque monnaie. Elles coururent à d'autres pratiques, me laissant avec une charge de jacinthes dont l'odeur pénétrante ne troublait pas mes sens seulement, mais jusqu'à mon cœur.

Je veux penser toujours à ces petites marchandes de bouquets que je vis une nuit de mon adolescence, dans cette ville où l'antiquité et le mystère de l'inconnu séduisirent mon âme. Elles me semblaient jolies et naïves, et elles étaient peut-être laides ou pleines de grossièreté et de vice.

XIII

NOTES DE VOYAGE

(PREMIER CARNET)

En wagon.

Nous roulons furieusement, enveloppés de nuit.

Je veille. J'attends anxieux le lever du jour, et cette impression n'est pas toute de circonstance : déjà, j'ai senti, plus d'une fois, comme la sombre nuit, que j'ai tant aimée, me pèse à présent.

Enfin, les vitres s'éclairent. Du côté de l'Orient, ce sont des lueurs multicolores ; de l'autre côté, c'est un faible crépuscule bleuâtre.

Peu à peu, la lumière prend de la force, et j'aperçois les champs et les chemins, cou-

verts de neige. Jolie peinture, mais je suis trop malade pour admirer. Je cours après le soleil...

A mesure que les montagnes reculent à l'horizon, la neige diminue. Elle n'apparaît plus qu'en forme de ruban, là où se creuse une ornière, ou bien, en tas, contre un mur...

Maintenant la chaîne des montagnes s'est effacée au loin, maintenant il n'y a plus trace de neige.

... Une douceur rayonnante, indécise, mais pleine de promesses, descend sur les pierres grises, sur les verts cyprès, en longue théorie et comme agenouillés, sur les oliviers au tendre feuillage, tordus fièrement.

Nous croisons Avignon, et j'ai la sensation du *sublime*...

Marseille. La mer. Aubagne aux maisons peintes. Il pleut...

*
* *

Les Arcs : Buffet.

Je laisse filer le *rapide*, avec ses wagons à couloir bondés d'oisifs, de courtisanes et de pickpockets. Je déjeune aux Arcs, puis je prends un bon petit train *omnibus.*

Comme je me retrouve à l'aise dans ce vieux compartiment, clair et capitonné. Il est vrai que je suis tout seul. Je m'allonge, je m'étire, j'allume une cigarette. Je me promène, je regarde par les deux portières, alternativement :

Voici le Muy et ses collines boisées. Les grands pins lavés par la pluie semblent tout vernissés.

*
* *

Agay, 6 février.

Il pleut toujours, on grelotte. Mais je connais trop le Midi pour en être étonné.

La chambre que j'occupe est spacieuse, avec

deux hautes fenêtres s'ouvrant sur le golfe. Il y a une cheminée où je fais flamber des bûches à force de pommes de pin qui répandent, en se consumant, une odeur salubre.

La bonne vient fermer les volets et rabattre les rideaux.

La nuit prend, lentement, comme dans une toile d'araignée, les coteaux et la mer. Le vent souffle, les flots mugissent. Je m'assieds au coin du feu pour fumer ma pipe.

Malgré le bruit du vent et la rumeur des flots, un grand calme anéantit mes nerfs.

Ne serait-il point sage de passer ici, ou ailleurs sur cette côte, chaque hiver ? J'apporterais dans ma malle mes poètes, mes philosophes et mes pipes.

Mais j'y songe ! Quelqu'un a dit qu'il faut être presque un Dieu pour vivre seul : et je ne suis que ce que Platon appelle un *lâche chanteur*.

* * *

Agay, le 7 février.

J'ai déjeuné dans une sorte de kiosque vitré d'où l'on découvre la mer et les bois de pins et de chênes-lièges. J'ai mangé d'un excellent poisson et d'un poulet tendre, dont les os firent le bonheur de deux chiens, l'un roux, et l'autre noir.

Le noir est un affreux caniche, mais jeune, vif et de bonne grâce ; on voit bien, à ses sauts, qu'il n'a point connu l'amertume. Le roux s'appelle Bellot et je vous conterai son histoire.

L'opinion de Descartes sur les bêtes n'a rien de choquant, bien que le blasphémateur de Carla ait pu l'interpréter dans un sens dérisoire. J'incline à cet automatisme ; mais pourquoi celui de l'homme serait-il moins évident ?

Je reviens à Bellot. Il vécut longtemps avec le curé d'Agay, et maintenant, après la mort

récente de son maître et le départ de la femme de charge, il cherche l'hospitalité comme il peut. Bellot est une excellente nature, qui se laisse obliger sans bassesse ni morgue. Au surplus, je crois bien qu'il possède des notions exactes sur la valeur de la vie.



Agay, le 8 février.

La nuit dernière, le chant d'un coq trop pressé rompit mon sommeil avant l'aube. Je m'étais couché ayant froid, et voilà que je sentais la chambre tout attiédie.

Depuis six ans que j'habite la barrière de Châtillon, je me suis familiarisé avec les phénomènes atmosphériques : je pensai donc tout de suite : nous aurons une belle journée.

Je ne me trompais point. M'étant rendormi, je m'éveillai vers dix heures du matin, et je trouvai ma fenêtre, celle qui est tournée au midi, brillante de soleil, du haut en bas.

Je me lève et je descends sur la terrasse de l'hôtel. Tout le golfe semble une soie couleur azur, mais moirée, à cause de la brise qui souffle encore et balance les grands mimosas et les pins-parasols, hérisse les cactus et fait frissonner les violiers en fleurs et les clochettes des fuchsias.

Le ciel est net, avec quelques rares petits nuages pareils à des flocons en feu.

Dans l'après-midi, je partis le long du rivage et j'arrivai en un lieu de sable fin où poussent des bouquets d'herbes marines, pâles et mélancoliques. J'ai marché, — que de souvenirs ! — sur des cailloux rayés de mille couleurs, polis par la vague.

..... Je suis un chemin sous les pins. Dans un repli de vallon où courent des oliviers, deux pâtres, immobiles sous leurs houppelandes jaunes, gardent un troupeau blanc et brun...

Je reprends ma marche sous les pins où le mistral à présent fait un beau bruit.

En face, la sombre mer gronde et s'étale à perte de vue.

Je m'approche, je grimpe sur les rochers, je me laisse glisser en bas, je m'assieds au bord d'un trou rempli d'eau salée.

La côte porphyrique miroite et se dresse perpendiculaire. La vague bleue bondit et se brise, blanche d'écume.....

Il était permis à Gœthe, né sous un ciel inhumain, d'extravaguer, malgré sa pure intelligence, à la vue du *lago di Garda* que Virgile appelait *Benacus*, ou de quelque campagne heureuse de l'Italie. Mais le destin, qui depuis m'accable volontiers, me fit naître sur cette terre de l'Attique dont la beauté est si divine, qu'elle se sert à peine de nos yeux mortels pour toucher jusqu'au fond de l'âme.

Je vins ici pour respirer et pour manger des oursins au citron.

*
* *

Le 9 février.

J'ai visité la courbe orientale d'Agay : une route, au terrain vermeil, assez large et douce, qui se rétrécit en sentier caillouteux, toujours sous des pins, beaux et vigoureux, de toute espèce ; entre les pierres, de la lavande sauvage et du romarin ; dans le grand golfe, de petites anses où le flot expire secrètement ; au bout, encore de ces blocs de porphyre qui s'avancent effilés dans la mer...

Depuis mon départ de Paris, seul le paysage d'Avignon m'a donné une brève satisfaction esthétique. Mais je me porte mieux, l'air est ici pur et balsamique, à cause de la végétation résineuse qui couvre les coteaux d'alentour.

Pourtant je confronte et je me ressouviens :

Je ne parle pas de l'Hymette, merveille de

la Nature, qui sait se parer aussi bien de l'aurore que du couchant, de l'éclaircie que de la nue. Je ne parle pas du Parnès aux beaux sommets, ni du torrent Céphise courbé sans cesse, ni de cette mer qui baigne un rivage sacré jusqu'au promontoire de Sunium...

Je me souviens d'un couchant automnal !

Je me rendais d'Antony à Berny, par un chemin de traverse. Les grands peupliers en bordure brillaient des dernières lueurs du soleil, et il y avait sur le sol assez de feuilles mortes qui bruissaient à mon passage rapide. J'avais marché quelque temps pensif et méditant en moi même, et lorsque je levai les yeux, c'était déjà le crépuscule. Tout autour, sur les bois, aux flancs des collines, pendaient des brumes : poussières précieuses, translucides joyaux, bande de riche étoffe glacée. Ah ! je n'eusse, certes, gardé le souvenir de ce spectacle, s'il n'y avait eu là rien que de *corporel* : mais une voix me parlait, comme celle de Timée le Locrien dissertant sur l'Univers. J'allais, l'âme ravie, et

bientôt la vaste nuit tendit ses ombres où des oiseaux criaient, en volant au ras des terres labourées.

Je me souviens d'une après-midi que le vent de Novembre soulevait l'or et la pourpre de la dépouille des forêts. Je me souviens de ce pont rustique où je m'accoudai longtemps pour regarder couler l'eau sur le gravier, — d'un moulin en ruines, d'un corbeau et d'un champ de céréales.

Je me souviens du cours pompeux de la Seine, entre les quais droits, en face des Tuileries, par un matin de printemps...

*
* *

2 heures de la nuit.

Le vent souffle avec une extrême violence où se mêle, sans doute, la plainte de la mer.

Mais je n'entends que le vent.

Cette belle fureur n'affecte que mes nerfs. C'est qu'il m'est impossible de donner une

vraie figure tragique au paysage *sans ressort* qui m'environne.

Il y a également une autre cause ; je n'ai pas été, pendant la journée, ni assez silencieux, ni assez seul, et la force me fait défaut pour *une transmutation en Art de la méchanceté de la Nature.*

*
* *

Agay, le...

... Je sors par l'ouverture d'une haie, je descends un escalier taillé dans le roc et j'arrive dans un petit enfoncement du rivage, bordé de varech et de pâles roseaux fuselés. A gauche, des cactus, les uns d'un beau vert, les autres flétris : à droite, des rochers aux écailles de mousse, avec des broussailles et des pins.

Les nuages semblent couver du soleil. Un bateau de pêche, rentré ce matin à pleines voiles, a jeté l'ancre là-bas et tangue vert-pomme sur la mer grise...

Que manque-t-il à ce golfe, à ces côteaux pour émouvoir harmonieusement ?

Peu de chose, c'est-à-dire plus que tout.

Un plat amateur de pittoresque rira de ce paradoxe.

*
*

Je n'ai plus rien à regarder dehors. Je regarde sur ma table où se trouvent deux volumes dépareillés que j'apportai de Paris ; la fin de l'autobiographie de Gœthe, et les *Mémoires d'un touriste*, tome second, par Stendhal.

Gœthe et Stendhal sont deux bons amis de ma jeunesse. Je n'ai jamais quitté le premier ; il y a longtemps que je ne fréquente plus l'autre.

Mais de seize à vingt ans, Stendhal fut mon guide, et je ne me lassais point d'admirer, sur son portrait, sa large face et son collier de barbe.

Une de ses lettres où il est question d'un

violent orage sur les Apennins, je crois, et du propos d'un abbé qui disait, pendant que la foudre tombait à dix pas, avec un admirable sang-froid : *interceptons les courants d'air*, me transportait d'aise ; et il y a dans sa mystérieuse *Armance* un duel au pistolet qui me fit rêver vers 1877.

La *Chartreuse de Parme* grisait mon cœur, et *Le Rouge et le Noir* (l'élégant Jean de Mitty ne nous avait point encore rendu *Lucien Leuwen*), remplissait mon imagination. Stendhal n'est pas un romancier, et Balzac, malgré son génie, a fait les beaux jours des cabinets de lecture.

Il faut savoir se figurer Henry Beyle, traversant la rue Godot-de-Mauroi, ou mangeant des glaces dans une loge de théâtre à Milan.

Les *Mémoires d'un touriste* sont très amusants. Ils sont puérils, distingués et pleins de manies. Les passages qui se rapportent à la Provence et au littoral méditerranéen m'arrêtent surtout en ce moment.

Je me divertis fort à la description de la

foire de Beaucaire, où les parfumeurs de Grasse offrent leur pommade et leurs savonnettes, et ceux de Montpellier leurs parfums et leurs liqueurs. Stendhal y acheta d'excellente eau de Portugal. Nous apprenons qu'il y avait des musiciens gesticulant et braillant devant une contre-basse, des joueurs de galoubet et des Catalans qui dansaient au bruit des castagnettes. Mais le plus surprenant, c'est que l'auteur affirme qu'en ce temps-là (1837 !) les commis-voyageurs trouvaient les pièces de M. Scribe d'un *naturel trop sévère* et aussi ennuyeuses que le *Misanthrope*.

En face du pont du Gard, Stendhal s'écrie :

« L'idée éminement moderne de *l'arrangement pour faire de l'effet*, est rejetée bien loin de l'âme du spectateur, et si l'on songe à cette manie, c'est pour la mépriser. »

Stendhal traverse la ville d'Aix et remarque à la porte de plusieurs maisons, *deux immenses éteignoirs*.

« Avant la Révolution, écrit-il, la seule noblesse d'épée avait, à Aix, le droit de faire précéder sa chaise à porteur ou son carrosse de deux laquais portant des torches : de là les éteignoirs. »

La noblesse de robe a dû prendre sa revanche depuis.

Il y a dans ces *Mémoires d'un touriste* de jolis tableaux, faits avec des phrases bien arrangées, quoique Stendhal aime à confondre Chateaubriand et Salvandy.

Les remarques sur les monuments d'Avignon, d'Orange et de Nîmes y sont fort judicieuses ; et tout le morceau sur Marseille et les Marseillais, plein d'entrain.

Mais comme je suis ravi de suivre Stendhal dans ce café de Gênes « horriblement obscur, composé de deux petites pièces sales et d'une cour pavée en marbre », où il a bu de si mauvais lait, et puis une excellente *aqua rossa* « avec cinq ou six cerises au fond du verre. »

Gœthe n'est pas Shakespeare, il n'est même pas lord Byron, fou raisonnable et grand poète ; il n'est pas non plus Milton, ni Dante, ni Jean Racine.

Il est le plus grand artiste allemand : c'est tout ce qu'il pouvait faire. Mais il a fait aussi l'impossible, puisqu'il a été le seul critique possible en matière littéraire.

Et comment ? Sans façons, dans ses causeries avec ce naïf Eckermann qui fut conseiller aulique.

Ainsi, en quelques paroles, presque sans paroles, il dit tout. Il est vrai que, pour l'entendre, il est nécessaire d'avoir l'oreille fine ; mieux encore : *le pouvoir de répercuter.*

A l'âge de quinze ans, je dévorais les ouvrages de Gœthe. Je les lisais en me balançant sur un rocking-chair.

... Je viens de feuilleter les *Annales* qui récapitulent et complètent l'*autobiographie*. Il y est question de Mme de Staël qui visitait alors l'Allemagne.

Schiller la rencontra le premier, et il écrivit à son ami :

« ... C'est la représentation aussi parfaite qu'intéressante de la culture de l'esprit français. Sur tout ce qui concerne ce que nous appelons philosophie, on est en opposition avec elle, et on le reste, en dépit des plus longs entretiens ; son naturel et ses sentiments valent mieux que sa métaphysique, et son esprit s'élève souvent jusqu'à la puissance du génie... »

Et plus loin :

« ... Il n'y a de fatigant en elle, que l'agilité peu commune de sa langue, car elle met ses auditeurs dans la nécessité de se métamorphoser au point de n'être plus que l'organe de l'ouïe... »

Gœthe voit à son tour la célèbre femme de lettres, et il la juge avec finesse et courtoisie, mais aussi avec malice :

« ... Il lui est impossible, dit-il, de comprendre la situation limitée d'un homme qui s'est imposé un devoir ; aussi veut-elle que dans la vie on agisse toujours et immédiatement, de même que, selon elle, il faut toujours parler et discuter dans la société... »

Au fond, il y a désaccord entre l'auteur de *Corinne* et ces deux hommes, grands esprits, mais Allemands.

Songez pourtant que la fille de Necker avait dans son talent, qui fut réel, quelque chose de genevois.

... Herder était, peut-être, un méchant homme, un bilieux jaloux. Mais il avait raison de se moquer des prétentions minéralogiques et géologiques de son jeune rival, et de lui dire : Pourquoi user votre intelligence contre de misérable pierraille ? Achevez plutôt tel de vos poèmes qui en vaut la peine, et que vous laissez à l'état de projet.

Dans une lettre à Schiller, Gœthe écrit : « *Il y a aujourd'hui trois télescopes dans ma maison...* »

Ces *trois télescopes* sont très importants ; à travers ces *trois télescopes* Gœthe devient, hélas ! transparent.

(DEUXIÈME CARNET)

De Saint-Raphaël au Lavandou, le petit chemin de fer du Sud-France traverse un terrain varié et longe des golfes et des criques aux purs demi-cercles.

C'est, d'abord, une plaine avec des montagnes bleues au fond. Fréjus : un chemin, une paysanne à courte jupe rouge.

Une rivière limoneuse et la scintillation d'un étang. De l'autre côté, la mer, pâle aujourd'hui sous le ciel bas, écumante. La rapidité de notre passage me la fait paraître immobile.

Nous la quittons aussitôt pour rentrer sous les pins.

Saint-Aygulf : du bois coupé, beaux troncs tigrés, s'entasse sur la terre humide...

Encore des pins, et tout à coup, un ravin sauvage qui se précipite vers la mer.

Un peu plus loin la mer apparaît comme à l'arrière-plan, entre les fûts d'arbres disséminés.

La Gaillarde : entre la mer et les bois, le vol d'un oiseau passe comme sur un miroir enguirlandé...

La Garonnette et ses brisants, la Nartelle et ses sables jaunes.

Une route, une maison aux teintes plates, un puits...

Sainte-Maxime-Plan-de-la-Tour : des mâts derrière un môle.

Nous filons en courbe.

Guerrevieille : la côte devient désolée ; des vignes inondées, de sombres taillis, le lit d'un torrent, une file de peupliers dénudés.

Grimaud : des roseaux secs, en grande quantité liés en faisceaux.

La Foux : admirables pins évasés en parasol, très hauts, aux fortes branches.

Au loin, la mer prend une couleur bleue vers le cap de Saint-Tropez.

... Sur une rivière, un petit pont avec une balustrade en fer. Deux voiturettes à caisson jaune courent dessus...

Des bois touffus de pins, de chênes-lièges et de châtaigniers, avec de beaux verts, de beaux roux et quelques tons violets par-ci par-là...

A présent, des oliviers à la courte taille, à la cime blanchissante...

Sur une hauteur, un bourg ramassé autour de son église au clocher trapu. C'est Gassin.

Nous allons tantôt entre deux murs de roc roux, tantôt entre de sveltes roseaux.

La Croix : coquette gare, au haut d'un perron, avec des mimosas et des plantes grasses.

La route descend dans des vallons environnés de collines. Un golfe là-bas, charmant.

Le jour va déclinant. Le ciel couvert a des lueurs et des teintes fines.

Je vois luire un phare au loin.

La côte, la mer, les terres, la mer. Le crépuscule sur tout cela.

Pardigon : belles volutes de la mer qui déferle.

Cavalaire : la nuit tombe.

Le Dattier : dans le clair obscur, les saules difformes et la mer vâporeuse.

Une bande de lueur mourante à l'horizon.

Il est nuit close quand j'arrive au Lavandou. Le *chasseur* de l' « Hôtel de la Méditerranée » m'attend à la gare avec sa lanterne dont la clarté vacillante nous conduit bientôt jusqu'à notre gîte.



Le Lavandou.

M. G..., charmant compagnon de voyage que j'avais connu à Agay et que je retrouve ici, m'invite à manger des oursins.

Nous avons savouré ces excellents échinodermes en buvant de petits coups d'un vin clairet, assis sur la jetée, sous un beau soleil, au bruit des vagues.

Un *margat* vint planer un instant sur nos têtes, puis il se mit à voler le long du rivage cherchant sa proie. C'est un bel oiseau blanc, gris foncé sur le dos, avec un bec recourbé, d'un jaune vif. Il paraît qu'il ne fait qu'une bouchée d'un maquereau de bonne dimension.

Il faut que je dise que les oursins étaient un présent de M. Tobie Touze, principal épicier du Lavandou. Cet honnête homme ne cesse de nous combler de bienfaits. Songez qu'il va nous régaler d'ailloli dans son arrière-boutique qui est une salle à manger confortable et fort pittoresque.

Nous nous y rendons.

Il y a, autour de la table, notre hôte, sa femme, brune provençale aux façons avenantes, et leurs deux fils, braves gamins de

sept et neuf ans. L'aîné, élevé chez le grand-père maternel, garde une attitude très réservée ; le plus jeune, gâté à la maison, fait le diable, mais gentiment. Comme invités, il y a le maître d'école, tout rond et franc, M. G... et moi.

Sur un grand plat, l'ailloli brille et embaume. On sert de la morue, de la seiche et du poulpe. Et chacun avale sans souci de l'indigestion.

Pendant ce temps, on verse à la ronde le vin blanc bien frais. Puis vient le tour de la bouteille de derrière les fagots : du vin pourpré, issu d'un vieux plant français d'avant le phylloxera. M. Tobie nous fait justement remarquer que ce vin sent toujours son tonneau qui était de chêne.

Comme entremets, nous avons des *oreillettes*. C'est une sorte de pâte, roulée et frite dans l'huile. Il m'est impossible de vous en donner la recette exacte ; apprenez seulement qu'à Montmeyan, dans l'arrondissement de Brignoles, on appelle cela des

ganses. Le maître d'école qui est du pays l'affirme.

Le dessert est très varié : amandes, noix, dattes, figues, pâtisserie, mandarines, oranges, que sais-je !

Après le café, M. Tobie offre à M. G... et à moi son canot pour une promenade en mer.

Nous acceptons avec joie, et nous voilà bientôt à ramer au large. Malgré le beau temps, les vagues dansent, et j'ai la satisfaction de constater qu'après tant d'années de Paris, je conserve encore le *cœur marin*, comme on dit.

Nous doublons *la pointe des Baleines*, nous entrons dans la délicieuse baie de Saint-Clair, et nous atteignons le rivage.

Après une courte rêverie sur le sable et sous un bel ombrage, nous rembarquons et nous retournons heureusement au Lavandou, les poumons saturés d'air salin et les yeux ravis.

*
* *

Le 27 février.

..., Le clair soleil d'hier n'est pas revenu ; le ciel est nuageux, d'un gris délicat, floconneux par dessus la mer glauque, au ras de l'horizon et sur les derniers contreforts des Maures, à l'extrême pointe du cap Bénat.

Une douce pluie tombe par intervalles.

Je suis de l'œil la fuite du rivage avec sa frange d'écume et sa touffe de tamarix.

Le terrain qui descend vers la mer et s'allonge jusqu'au pied des coteaux, montre toute la gamme du jaune, du mauve et du vert. C'est comme un beau tapis où l'usure apparaît de place en place.

Le buis, la canne de Provence, *arundo donax*, bordent de petits torrents.

Une masure d'où s'échappe un filet de fumée ; de la vigne tordue ; à côté d'un pré, le fouillis blanchâtre d'herbes marines...

*
* *

Un Café :

Aux murs, sur un papier rouge à fleurs, des réclames pendues : *Rhum Fox-Land*, *Fenouillet Gabran*, etc. Des tables de marbre ; sur le comptoir, des mimosas dans un vase. Il y a un poêle, et l'on m'avoue qu'il faut l'allumer quelquefois.

Dans un coin de la salle des pêcheurs boivent d'un petit vin rouge du pays et fument des cigarettes. Les deux plus jeunes jouent aux cartes. Ils ont des figures glabres et vives. Un troisième, de quarante-cinq ans environ, porte sa courte barbe sous un nez camus. Un vieux avec des traits immobiles et coupés de rides profondes, tient ses poings fermés, l'un sur la table, l'autre sur son genou, et regarde dans le vide de ses yeux aux lourdes paupières.

Les deux jeunes gens qui jouent aux cartes, sont vêtus proprement, l'un d'une blouse,

l'autre d'un veston. Quant aux plus âgés, ils portent carrément d'antiques hardes, jaunes et rapiécées.

Une rue :

Des masures aux murs suintants, aux escaliers extérieurs qui se rongent.

Au seuil d'une porte, une antique vigne, noueuse et tordue de la façon la plus bizarre.

A l'étalage d'une boutique, pèle-mèle, des paniers de toutes les formes, des éponges, des citrons, des dragées, des vues du pays, des casquettes, des bérets, des chapeaux de paille, des fouets.

Le long de la rue, des enfants s'ébattent avec des cris et des rires, dans la boue et les flaques d'eau...

Une autre rue :

Le silence et la solitude. Devant les portes closes, des ustensiles de ménage, des caisses où des chats sommeillent dans l'humidité.

Quatre acacias, noirs, dépouillés, supportent des tringles où grimpent des tiges molles et pâles avec un peu de vert tout en haut. C'est de la *pomme de terre d'Afrique*, espèce de plante, laquelle, me dit-on, prospère en été jusqu'à former une voûte impénétrable d'ombre et de fraîcheur. Ses feuilles sont belles et ses fleurettes blanches ; ses tubercules ressemblent à des pommes de terre allongées, dans le genre du topinambour. Mais ils ne sont point bons à manger...

Bout de ruelle :

A une fenêtre pendent des morceaux de toile, des *pièces*, comme me dit une gentille enfant.

Là-bas, la mer, verte avec des plaques violettes, brumeuse au loin. Sur le sable, une barque, avec un aviron posé en travers dont la pointe se découpe dans l'air gris et sur le blanc de l'écume.

Un bout de ruelle laisse voir une haie vive avec des rangs de cyprès et des marguerites blanches.



Le 28 février.

Entre la jetée morne et les coteaux assombris et les caps estompés, la mer se renfle et gagne avec de longs murmures le rivage où sont tirés les bateaux de pêche : la *Reine-Blanche* et *le Père-Liban*, *la Volonté de Dieu*, *la Belle-Brise*, *le Saint-Louis*, *l'Eclaireur*, *le Vengeur*, *le Marceau* et *la Mouette*, *le Magellan*.

La plage est couverte de filets et d'ancres, de cordages et d'avirons.

En face, un grand amandier branchu se couvre de ses fleurs éclatantes ; une douce colline avec sa couronne de pins et sa ceinture de mimosas et d'anthémis, émerge, fraîche et pimpante, de la grisaille du ciel, sous les gouttes de pluie...

Maintenant le soir tombe ; il ne fond point les objets, il les découpe plus nettement.

Mais, presque aussitôt, l'ombre se contracte pour ainsi dire, et il n'y a plus ni lignes, ni couleurs.

*
* *

Le Lavandou, 1er mars.

Après deux jours de pluie, il y a du soleil ce matin. Mais le temps n'est pas sûr.

Le site est peut-être moins intéressant sous ce faux soleil que sous le ciel couvert et la pluie. Hier, vers le soir, la mer était magnifique : vert pâle, avec de fortes vagues aux jaunes crinières.

Cependant, il est doux de se chauffer aux rayons qui tremblent dans l'air.

Là-bas, les îles aux belles lignes se colorent doucement en vieil or. Tout le rebord de la plage est couvert par les filets étendus que des pêcheurs raccommodent. Sous les platanes sans feuilles, les gas jouent aux boules, les enfants courent et piaillent.

Les bateaux ne sont point sortis, ils reposent sur le sable avec leurs avirons dressés où sèchent des hardes.

Des femmes se pressent autour d'un bazar ambulant qui offre des dentelles, des fichus aux couleurs voyantes, des mouchoirs à pois, des bas, des jarretières, des ceintures, des corsets.

... Deux jeunes servantes portent une corbeille remplie de pains.

Un vieux édenté, en chapeau de paille, marche appuyé sur un gros roseau.

*
* *

Bormes.

C'est charmant autour de la gare de Bormes. De grands oliviers, des pins, des aloès, des champs de narcisses. Un vallon fermé par des coteaux gris et verts.

Un sentier serpente, rougeoyant ; parmi les feuilles, s'élève une bicoque au toit de tuiles, aux murs badigeonnés en lapis-lazuli.

L'éloignement de la mer rend ici l'air câlin, même par un soleil très intermittent.

... Je monte sur la voiture qui fait le service entre la gare et la ville haut perchée. C'est bien la plus singulière et surannée patache du monde.

Mais, sur la route, le point de vue est tout de suite délicieux.

Au loin, la mer changeante, en bas les terres tigrées. Partout des figues de Barbarie, des narcisses jaunes, des lavandes à toupet ; des eucalyptus aux troncs cendrés, avec leurs étranges feuilles pendantes qui donnent si peu d'ombre ; des pins remplis de nids de chenilles. Des gorges rocheuses, des versants couverts de cistes et d'une sorte d'ajonc fort épineux.

Nous passons devant des moulins abandonnés, et après avoir parcouru une dernière courbe, nous arrivons sur une plate-forme, à côté d'une église.

Je descends de la voiture et je commence

à marcher par des chemins tournants et montants.

Je longe un enclos dont le mur laisse passer les têtes de plusieurs orangers fort beaux. Une colombe est posée en haut de ce mur, une autre boit dans le ruisseau qui coule en bas, clair, malgré les battoirs des laveuses.

Au bout d'un sentier en spirale, j'atteins les ruines du Château-Fort, parmi les pins et les cyprès, les cactus, les agaves, les yuccas et diverses autres plantes hérissées dont j'ignore les noms et qui portent leurs feuilles comme des lames, ou en forme de minces lézards, avec des houpettes blanches très amusantes, à leur extrémité.

Il y a aussi des euphorbes, aux sombres feuilles, à la fleur jaune piquée de brique. Le vent les caresse en passant, et va siffler dans les arbres.

Je monte encore, je contourne les ruines.

J'arrive sur un tertre planté de conifères de toute sorte.

Je descends maintenant quelques marches. Je passe entre deux cyprès renflés, à côté d'un bel arbre, semblable à un cèdre, dont les branches drues s'évasent jusqu'à terre presque.

Je suis au pied d'une tour percée de meurtrières. Le jour, qui en ce moment est mêlé de rayons et de nuages, teint fort délicatement cette vieille maçonnerie.

Je me retourne et j'ai sous les yeux la plaine et les monts, à demi voilés, et la rade avec l'écueil écumeux de la *Fournigue* au milieu.

Dans le vieux Bormes, de l'eau court avec un doux murmure entre les pavés des rues tortueuses qui grimpent ou se précipitent avec leurs poternes, leurs voûtes, leurs balcons en fer forgé, fleuris çà et là de géraniums et de piments.

Sur une fontaine qui coule par deux tuyaux, un poivrier laisse tomber sa chevelure.

Un peu plus loin, entre des masures, un dattier s'élance, haut et fructifère.

Dans le silence, une vieille va, portant sur sa tête une charge de fagots...

Je me décidai à retourner au Lavandou par le sentier étroit de la montagne, et après une marche moins longue et moins pénible que je n'avais cru, j'arrivai, à la chute du jour, dans le joli vallon dit de la *Ferme*, d'où je gagnai bientôt la grand'route.



Je pars pour une nouvelle promenade en mer.

Pendant que nous nous embarquons, je m'amuse à regarder au fond de l'eau les herbes, pareilles à des chevelures fantastiques, et les mousses, d'un vert chatoyant.

Puis j'aperçois sur le rivage, dans un recoin au bas d'un talus, trois vieux pêcheurs qui apprêtent des palangres ou lignes de fond. L'un travaille sur un bateau et les autres assis dans le sable. Le premier, tout barbu, est coiffé d'un béret ; ses compagnons

ont la face rasée et portent d'énormes chapeaux de paille.

Nous prenons le large. D'un côté, le cap Nègre, de l'autre, le cap Bénat; au fond les îles du Titan et de Port-Cros, toutes dorées. En face, sur sa hauteur, Bormes dont les maisons étagées apparaissent, selon notre position, tantôt blanches de soleil, tantôt couleur lie-de-vin.

Dans le lointain, un bateau de pêche. On distingue l'éclair de ses rames. Maintenant il se rapproche, et, profitant d'une brise soudaine, il cingle à pleines voiles.

La mer qui est verte à notre poupe, devient à notre proue bleu indigo : fond de roche.

Nous pénétrons dans la baie sauvage de La Favière, laissant à notre droite des rochers bas où la mer se brise doucement avec des languettes d'écume qui sautent, pareilles à des jets d'eau affaiblis.

Au moment d'accoster, une vague nous prend par le travers et nous inonde. D'ailleurs

nous ne trouvons pas assez de fond et il nous faut chercher un autre endroit. Enfin, c'est fait. Nous mouillons, nous sautons sur le rivage, et l'embarcation est vite amarrée...

A l'orée du bois qui s'étend plein de clair obscur et de fuites, je m'assis sur les racines d'un pin dont les branchages versaient une ombre presque froide, tandis qu'à quelques pas le soleil chauffait les dunes.

Je me levai bientôt pour examiner une cahute de douaniers formée de roseaux et d'herbes sèches et jonchée de paille. Puis je marchai le long des flots, en ramassant de tout petits galets merveilleusement polis et striés des plus délicates nuances.

***

Le 4 mars.

... J'ai marché cet après-midi, sur la route de la *Renarde*.

J'ai dans les yeux la mer et toutes ses zébrures ; les ombres des promontoires ; les coteaux avec leurs buissons aux fleurs jaunes et mystérieuses ; le soleil et ses gradations ; la magie des nuages ; le sillage des bateaux au large, à la rame, à la voile, et ce plaintif goëland qui planait et se posait sur l'eau.

... En revenant au Lavandou, je trouve le port plein d'animation.

On attend la rentrée de trois bateaux.

Le *Vengeur* qui compte dans son équipage le bel Alexandre, jeune colosse aux yeux doux, arrive le premier, puis, presque simultanément, la *Belle-Brise* et le *Père-Liban*.

Les arrivants sautent dans l'eau, les mollets nus. Ceux qui sont à terre tirent sur les cordes ; tout le monde s'en mêle, jusqu'aux moutards.

Bientôt le poisson est déchargé. On le pèse, on le lave dans un baquet. On l'entasse dans des paniers jonchés de varech.

... Je remarque un vieux pêcheur à face

de moine, glabre, mafflu, aux yeux sanguinolents.

On me montre M. Reyer avec ses moustaches militaires.

En effet, l'auteur de *Sigurd* habite au Lavandou presque toute l'année, une maison fleurie, simple et riante.

... Le mouvement se ralentit sur le port.

Le couchant est rose tendre sur la mer et sur les nappes d'eau que de petits torrents laissent près du rivage.

*
* *

... Je viens de visiter, dans la voiture du bon Tobie, une partie de la forêt du Dom de Bormes, sur les montagnes des Maures.

On traverse, avant d'y arriver, un pays plein d'oliviers, de gros châtaigniers, d'aubépines, de saules qui dressent leurs branches nues comme des glaives ardents. La route est bordée d'asphodèles et de bruyères blan-

ches. De petites cascades tombent des rochers. Tout à coup, derrière un mimosa ou un néflier du Japon, une maisonnette apparaît avec ses volets verts et sa *noria* où peine quelque âne.

La forêt domaniale, fort belle, plantée de pins et de chênes-lièges, s'étend sur un assez rand espace, avec des vallons et des ravins.

Nous avons bu à la *Cantine du Dom*, un vin couleur de rubis, mélangé avec de la limonade gazeuse.

Au retour, une brume légère flottait sur la vallée, en bas, et la mer, au loin, était tout irisée autour de la presqu'île de Giens.

... Nous passâmes près de la modeste et mélancolique chapelle où le bon peintre Cazin dort son dernier sommeil.

(TROISIÈME CARNET)

Tout ce charmant pays, appelé, assez bêtement ou peut-être avec une entente parfaite de l'à-propos, *côte d'azur*, parvient sans peine à remplir sa destinée : il a une riche clientèle.

Et quel moyen mieux approprié pour tromper ou la vie ou la mort, que tant de douceur, tant de couleur bleue, tant d'agréables jardins où les fruits d'or pendent parmi leurs feuilles lustrées !

Mais n'est-ce point tous ces avantages qui empêchent, peut-être, une estimation plus juste de la valeur de cette nature au point de vue du beau, sans mélange ? Car il se peut qu'à rencontrer là, en si grande quan-

tité, *l'utile* et *l'agréable*, on fasse tort au *noble* et au *sublime* qui y pourrait être. Songez qu'il y a des degrés même pour la perfection ; et je ne parle point de cette *surprise* qui frappe avec la violence et la promptitude de la foudre dans quelque rare ouvrage, qu'il soit humain ou divin.

Le sublime, dans la nature comme dans les arts, pourrait être défini : ce qui incite à saisir tout d'une idée générale. Je n'ai point rencontré cela de Saint-Raphaël à Menton. Cependant, il m'a semblé, deux ou trois fois, que ce paysage, à mes yeux *saturé de bonheur*, avait comme un désir de me faire part de son *sens intime*, tout différent.

***

Une vision de blancheur diffuse, une tranquillité allègre, un faste décent, un pittoresque plein de réserve, — voilà Cannes.

La rue d'Antibes est mouvementée sans

heurt et laisse paraître l'accord dans la diversité. Un étalage d'huîtres avoisine un marchand de fleurs et ne choque point.

Il y a aussi le *Mont Chevalier*, ou le *Chemin des Vallergues*.

Mais la merveille de Cannes, c'est la promenade de la Croisette qui va avec sa rampe interrompue de buis taillé, le long de la mer, jusqu'au cap, en face des îles de Lérins. De l'autre côté elle aboutit à une plage sablonneuse, vaste et bien dessinée, agrémentée de bouquets de pins.

La mer y est la plus majestueuse qui déferle sur le littoral.

... J'ai revu la ville de Cannes sous la pluie. Elle était encore coquette et fine, mais je l'ai peu regardée, ayant passé mon temps à table, en joyeuse compagnie.

*
* *

Si vous vous avisez de tousser à Menton, vous risquez d'être en exécration à vos voi-

sins de chambre ou de table d'hôte, et même aux passants, dans la rue.

Cependant il y a plusieurs façons de tousser. Et de toute façon, n'est-ce pas pour les tuberculeux qu'on a bâti dans cette ville tant d'hôtels de haut luxe et aménagé un si beau cimetière ?

Menton est sauvage et fort apprêté, solitaire et plein de cohue. Vous pouvez, en quelques minutes, selon votre humeur, aller rêver sous les oliviers et les citronniers, ou vous asseoir, à la terrasse d'un confiseur et regarder passer les jolies femmes, en prenant quelque boisson glacée. Avenue Félix Faure, les coiffeurs vous accommodent aussi bien que place de la Madeleine. Vous trouverez chez les marchands de tabac tous les havanes et toutes les cigarettes, même des *flor de Cuba* que l'on cherche parfois vainement sur le boulevard. (Avec le contenu de deux ou trois de ces cigarettes non pareilles, je bourre une pipe en bruyère d'Ecosse, et je la fume déli-

cieusement). Il y a près du Bureau des Postes, un petit *bar* bien confortable. Vous y verrez l'excellente patronne, Mme Mathilde, entre *Dora*, sa chienne anglaise, et sa chatte tigrée *Mouche*, et vous boirez du whiskey, en écoutant des chanteurs italiens.

Une après-midi, vous sortez de votre hôtel et vous trouvez le *Jardin public* plus animé qu'à l'ordinaire. Bientôt, de tous côtés, arrivent des voitures, grandes et petites, aux roues enguirlandées. Elles portent des messieurs costumés ou en habit, des dames belles ou laides, assises dans les fleurs et les branches. Sur la *promenade du Midi*, au bord de la mer, il y a des estrades et une haie de spectateurs. Les voitures défilent, on se jette des roses et des œillets, puis on distribue quelques bannières. C'était une *bataille de fleurs*. Ce serait une pauvre fête à Paris, mais là-bas il faut compter avec le soleil, l'azur et l'air embaumé.

...Au déclin d'un beau jour, quand la brise

fraîchit à peine, ne manquez pas de vous asseoir sur un banc, en face de la mer aux éclats changeants.

A l'est, la pointe de Garavan et les monts d'Italie retiennent les derniers rayons ; à l'ouest, les bois du cap Martin s'enveloppent d'un réseau d'ombre et de lumière tamisée.

Deux, trois voiles à l'horizon qui s'assombrit à sa ligne basse ; plus haut, le ciel est d'un bleu lacté.

Les vagues montent rythmiques et jettent leur écume sur les galets ; des mouettes, que le couchant dore, passent sur la mer d'un vol court qui fouette l'eau où elles se posent par instant.

*
* *

J'ai pénétré dans le vieux Menton par la rue consacrée à la gloire du général Bréa, qui fut un enfant du pays. Cette rue, fort resserrée, est déjà d'un aspect saisissant ; les murs se dressent blafards et grenus, des toits s'a-

vancent, des portes s'ouvrent sur des couloirs ténébreux, avec une échappée de verdure en plein jour au fond, qui ne laisse pas de produire un singulier effet de contraste. Les barreaux des fenêtres sont tout pansus, d'une serrurerie solide et bien travaillée, témoin opiniâtre de la prospérité ancienne.

Mais, à vrai dire, c'est dans la *rue Longue* que l'on peut commencer à s'étonner sans scrupule. Maîtresse artère du vieux Menton, elle traverse de part en part le pittoresque fouillis de toutes ces maisons chargées de vétusté, juchées sur le haut d'une colline de mollasse très friable dont les couches légères s'abaissent obliquement vers la mer. Elle est pavée en pierres calcaires de la Spezzia. Elle est plus étroite que la rue Bréa ; les murs y sont plus poreux, plus éraillés, plus courbés, rongés de mousse et de lichens. Des harpons de fer les maintiennent. Des baies s'ouvrent, percées au hasard, des voûtes sont jetées en travers, des arcs de pierre courent d'une façade à l'autre.

Les armées de la République et de l'Empire défilèrent dans la rue Longue, heurtant des roues de leurs affûts les seuils à degrés des portes. Et longtemps auparavant, le noble génois Guillaume Vento qui fut seigneur de Menton, la traversait sans doute en grande pompe.

Des ruelles vont et viennent de chaque côté, tortillées, en pente raide. Ce sont les mêmes baies inégales, les mêmes voûtes jetées en travers, les mêmes arcs de pierre. Mais tout y est plus déchiqueté que dans la rue Longue, plus déteint, plus suintant.

On se figure volontiers dans ces étroits espaces enchevêtrés, des combats sanglants et acharnés contre l'envahisseur aux temps durs de la féodalité.

Enfin, dans ce dédale, le cadre fait que les choses les plus familières ou insignifiantes prennent subitement du caractère. Ainsi, des tonneaux dans le clair-obscur d'une salle basse, du persil rafraîchissant dans une jatte d'eau, une bouchère qui raccommode des bas,

assise sous une tête d'agneau pendue au croc, une vieille ratatinée qui fend le bois d'une caisse *pour faire la soupe*, un cul-de-jatte, un mioche, les visages étonnés de deux fillettes en haut d'une fenêtre, tout cela se change en autant de tableaux dont quelques-uns font penser à Callot ou à Goya.

Quant à la partie du vieux Menton qui regarde la baie de Garavan, elle se compose de maisons surhaussées qui ont l'air d'avoir été bâties au fur et à mesure avec des matériaux rapportés.

J'y ai aperçu, il me semble bien, des espèces de péristyles ou de belvéders.

... Je me souviens de la petite ville de Saint-Antonin au bord de l'Aveyron. Là aussi de vieilles rues étroites serpentent enchevêtrées, riches en maçonneries et serrureries fort curieuses, en cintres, en voûtes, en ogives, en arceaux. J'y ai vu, enclavée dans une muraille lépreuse, une belle tête sculptée.

La tristesse y est grande et le séjour dangereux à cause des infitrations du sol.

Si j'avais encore assez de santé, j'aimerais bien vivre dans cette tristesse et cette humidité.

*
* *

Nice à l'inconvénient d'être une vraie ville, mais c'est une fort jolie ville, éclatante et enjouée, avec des environs du plus grand charme. Il me semble qu'on y rencontre peu d'Anglais et même d'Allemands. La population y est brune, avec des moustaches en croc et des yeux vernis. Je suis certain que tous ces gens-là sont bien plus honnêtes que leurs figures ne le paraissent.

Je vais vous conduire au marché de Nice. La physionomie des marchés m'attire. Le célèbre président de Brosses n'a pas dédaigné de parler de ces « montagnes d'oignons blancs, ni plus ni moins hautes que les Pyrénées », qu'il avait vues à Bologne, et d'ajouter : « Ce qu'ii y a de certain, c'est que les oignons de Bologne sont au moins les frères cadets des oignons d'Egypte. »

Vous pourrez admirer au marché de Nice des oignons en aussi grande quantité, mais d'un rose tendre. Ils sont d'un bien joli effet sous le soleil, entassés sur des charrettes, pèle-mèle avec quelques aulx.

Il y a au marché de Nice les plus fraîches fleurs : la sombre violette, l'œillet vif qui sied au corsage des brunes, les pâles violiers, la marguerite, la rose et l'anémone qui tremble au vent.

Mais laissons les fleurs et venez regarder plutôt ces pommes et ces poires, ces petites tomates qui sont des joyaux, ces fines et pâles carottes ; ces oranges, ces mandarines, ces beaux citrons garnis de leurs feuilles vernissées ; même ces poireaux et ces artichauts minuscules, et jusqu'à ces monceaux de pruneaux et de figues, de noix et d'amandes.

Vous n'êtes point charmés par ce tas d'oli ves noires avec ces trois œufs blancs dessus! Qu'allez-vous faire dans les musées ?

Les marchandes se tiennent sous de larges parasols de toile. Il y en a qui sont vieilles,

avec des figures sèches et tannées ; il y en a qui sont jeunes avec un beau casque de cheveux.

Comme j'arrivais à l'extrémité du marché, rue des Ponchettes, j'eus, à travers une voûte, l'apparition d'un palmier qui se découpait sur la nappe vaporeuse de la mer.

*
* *

Pendant mon séjour à Menton, j'allais quelquefois à Monte-Carlo ou à Monaco. Ces fiers rochers, nids de pirates, qui furent ensanglantés jadis par la guerre, la sédition et le parricide, n'ont rien perdu de leur caractère, malgré leur plate fortune actuelle.

Quant aux joueurs de roulette et de trente et quarante, je n'ai plus assez la curiosité de la grimace humaine pour y prendre garde

*
* *

Lorsque le chemin de fer a traversé le pont Saint-Louis, hardiment jeté sur le torrent, on

est tout de suite en Italie, et on ne tarde pas à remarquer que tout y est conduit avec peu d'attention, mais aussi avec beaucoup de naturel.

A Vintimille j'ai fait prix avec un cocher qui avait un beau landau, attelé de deux chevaux vigoureux, et nous partîmes le long de la mer vers Bordighera et San-Remo.

Peu après, le cocher s'arrêta devant un bureau de tabac, et j'achetai, par curiosité, des cigares italiens, noirs comme du sarment sec, âcres et difficiles à fumer. Puis nous continuâmes notre route.

Le temps était beau, doucement ensoleillé, et j'ai goûté un plaisir presque maladif à promener mes yeux de la mer aux montagnes.

La vallée de la Roya a grand air, entre de hautes montagnes, ocreuses et parsemées de touffes de verdure pâle.

Ce pays n'a point l'heureux sourire des environs de Nice et de Menton. Son aspect est comme humble et résigné.

Au sortir de Vintimille, la route a un air

pauvre. Les maisons qui la bordent sont des bicoques sans grande apparence, avec des enclos où je n'ai point vu la sève luxuriante des jardins du littoral français.

Il y a beaucoup de mendiants, accoutrés comme des brigands, avec des barbes d'apôtres ou bien avec des faces drolatiques, toutes rasées. Ils demandent l'aumône piteusement, mais sans tristesse.

Tout le long de la route, des gamins courent derrière les voitures et jettent des branches de mimosas ou de petits bouquets de violettes et d'œillets, dans l'espérance de quelques sous. Comme il fait beau et que cette façon de demander est gentille, on se dérange pour eux plus souvent que pour les autres mendiants.

Bordighera est la cité des palmiers, comme Hyères, mais avec moins de solennité. Les hauts palmiers d'Hyères, fort beaux, ma foi, laissent après tout une impression pénible et presque de ridicule : on les prendrait pour des *phénomènes* exhibés par quelque Bar-

num. Tandis que dans ce coin de Bordighera, les palmiers font moins l'important ; ils sont aussi disposés avec plus de goût, sur des terrasses d'où ils laissent déborder leurs palmes.

... J'ai vu au coin d'une rue, sur un mur, l'image d'une madone, hâve comme une peinture de Cimabue...

Bientôt nous entrâmes dans San Remo, et après quelques détours la voiture s'engagea dans la principale rue. Cette rue a un peu du coloris de la rue d'Antibes à Cannes, avec, en plus, les tons chauds de quelques frocs de capucins. Elle est bien tenue ; on y voit des maisons qui paraissent confortables, et de jolis magasins.

Pendant que la voiture roulait doucement, je regardais les enseignes avec curiosité et plaisir. Cependant, il y avait écrit : *boulangerie*, *boucherie*, *pâtisserie*, *modes*, *chaussures*, etc., mais en langue étrangère.

Comme j'avais dit au cocher de s'arrêter à quelque estaminet ayant de la couleur locale, il s'arrêta devant un Grand Café, d'un aspect affreux : et il m'a fallu le brusquer pour lui faire comprendre. Enfin, il me mena dans une espèce de taverne où une jeune femme, avec de beaux cheveux noirs qui lui descendaient plus bas que la taille, me servit du vin blanc, brillant comme de l'or mais détestable au goût.

... Je me souviens qu'il y a dix-neuf ans, une jeune fille dont le visage était du plus parfait ovale, la bouche de carmin, et les yeux plus doux que les fleurs et les étoiles, m'avait donné rendez-vous à San Remo. Je n'y allai point, je demeurai à Florence avec plaisir.

En traversant San Remo, après tant d'années, j'ai voulu me remémorer cette jeune beauté ; mais il m'était impossible de me la figurer, avec quelque intérêt, ou morte dans le tombeau, ou avec des fils blancs dans ses

beaux cheveux et mère d'une nombreuse famille.



J'aime un large lit de torrent, pierreux, où l'eau coule par filets, avec un murmure qui se prolonge tout bas. Tel est le lit du Careï, au sortir de Menton, sur la belle route de Sospel.

Des femmes y lavent, agenouillées, avec un va-et-vient de leurs bras. De petites filles, en bas noirs, des rubans dans leurs cheveux, disposent sur des cordes le linge pour le sécher. Tous ces êtres se moquent apparemment du beau site qui les environne et qu'ils composent cependant, de la même façon que l'arbre, la pierre et l'eau.

La route est bordée de peupliers aux faîtes coupés, aux troncs pelés, aux branches qui se courbent en arceaux, parées seulement, en cette saison, de leurs graines en forme de petits pompons. La perspective en est claire et gaie, malgré les tons gris et jaunâtres.

Sur les deux rives du torrent les coteaux sont couverts d'oliviers, de citronniers et d'orangers que la nature et l'art ont mêlés fort agréablement. Et cette frondaison, amalgame de gris azuré, de vert luisant, de jaune doré, est tachetée çà et là de points blancs par quelque habitation ou un simple mur de clôture.

De distance en distance, on rencontre un groupe de funèbres cyprès balançant leurs cimes avec ce mouvement grave qui, selon la disposition de l'âme, pourrait être considéré comme un regret à la vie, ou comme un signe d'intelligence que le néant nous adresse afin de nous rassurer.

... Oublierai-je jamais ce grand olivier que j'ai vu au bord du chemin, étouffant sous un lierre sombre et serré qui l'enveloppait tout entier ! Quelques tiges pâles et frêles s'en échappaient comme un cri de détresse...

Là, où la route s'élève et commence à s'enrouler, le Careï se met à courir avec force dans son lit, plus étroit, de roc bis et verdâ-

tre. Tout autour, les pentes des monts deviennent presque arides. De rares pins y poussent, rabougris, ou même tout à fait contre terre, en guise de buissons. Dans le fond, sur les hauteurs, on distingue de la neige.

On peut s'arrêter sur la route de Sospel, au bord du Careï, et ouvrir les yeux pour regarder longtemps et les fermer pour méditer dans son âme.

Un philosophe a dit : « la Nature n'est belle que pour une intelligence qui la contemple ».

Mais que serait-ce, à son tour, une intelligence sans emploi ?

XIV

PLUIE D'AVRIL

Il vient de pleuvoir ; le vent balance les branches des lilas. Chez l'horticulteur, là-bas, une touffe d'arbustes se renfle, couleur de vin et piquée au milieu, bizarrement, d'une aigrette toute verte.

L'enclos de l'horticulteur mon ami est vide en ce moment de ses pots de fleurs. Il est tout désert et la terre, sous le ciel couvert, se rembrunit, malgré la mousse d'avril, vive et vernissée.

Dans le courtil à côté, les arbres à fruits se dressent sans souci et promettent. Et devant la maison, basse avec des contrevents gris, usés aux persiennes, d'autres arbres, de parade, hauts et fins, recommencent à feuillir, sans doute avec le désir de plaire encore.

Comment cela se fait que mon cœur soit si

gai ? Presque autant que le moineau qui vient de s'envoler du bord de ma fenêtre.

Non, non, ô Parménide, ta sagesse console trop sûrement ; et si ce n'est pas toi, c'est donc la bouche de miel de Platon. Mais que je retourne à ma douleur !

TABLE DES MATIÈRES

I. Leconte de Lisle.................... 7
II. Fragment.......................... 15
III. Autre fragment.................... 23
IV. Propos du matin.................... 29
V. Stéphane Mallarmé................. 37
VI. Novembre......................... 49
VII. Fumée........................... 57
VIII. Les Saisons..................... 67
IX. Memento.......................... 79
X. La Route.......................... 89
XI. Saulx-les-Chartreux.............. 99
XII. Une nuit a Bologne.............. 103
XIII. Notes de Voyage................ 109
XIV. Pluie d'Avril................... 173

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer

Le Lundi 23 Juin 1902

par F. DEVERDUN, à Buzançais (Indre)

pour La Plume.

